

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

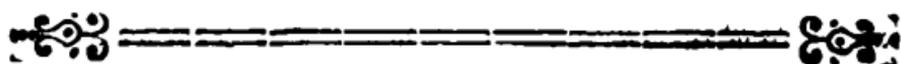
De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Païs Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

J U I N 1 7 5 0 .



N E U C H A T E L
D E L ' I M P R I M E R I E D E S J O U R N A L I S T E S .



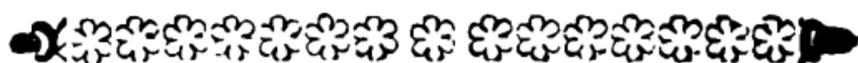
M D C C . L .





JOURNAL HELVETIQUE,

J U I N 1750.



NOUVELLES RECHERCHES *Sur la CATHEDRALE de Genève.*

VOUS avés vû , *Monsieur* , la tentative qu'on a déjà faite précédemment pour découvrir dans quel tems , & par qui nôtre grande Eglise a été fondée *. C'étoit alors une pure Curiosité Littéraire. Ajourd'hui cette Question devient beaucoup plus intéressante pour nous. On s'est aperçû depuis quelques tems que la Voute de la Nef étoit en mauvais état & qu'elle menaçoit ruine. La voiant prête à s'écrouler on l'a soutenuüe par de forts apuis , mais on a été obligé de cesser de prêcher dans ce Temple , & de transporter ailleurs les Assemblées religieuses. Il s'agit présentement de courir au remède.

L 1 2

Vous

* Journal Helvétique Juillet 1745. Art. I.

Vous sçavez, *Monsieur* ; qu'un Médecin qui est apellé vers un Malade, ne néglige pas de s'informer de son age, & qu'il le traite différemment suivant qu'il est ou jeune, ou déjà dans un âge avancé. Il me semble que l'Architecte qui doit remédier au mal de nôtre Eglise est dans le cas. Il doit s'informer de l'age de cet Edifice, pour y faire des réparations proportionnées à son degré de caducité.

La Dissertation précédente n'a pas mal fixé le Siècle que doit avoir été construite nôtre Cathédrale. Cependant vous verrés que ce sujet demandoit d'être manié une seconde fois. On n'y marche qu'à tâtons, faute de Monumens suffisans, & quand la lumière manque on est sujet à faire quelque faux pas. Nôtre Eglise a été bâtie sous les derniers Rois de Bourgogne, c'est à dire dans un Siècle d'ignorance, & chez une Nation qui passoit pour grossière, & qui ne fournissoit presque point d'Ecrivains. Il ne faut donc pas être surpris de ce qu'aucun Historien ne nous a appris à qui nous sommes redevables de cette fondation.

Un habile Homme, qui a dressé un Mémoire sur l'état où se trouve nôtre Cathédrale, & sur ce qu'il y auroit à faire pour la réparer, n'a pas oublié la partie historique. Il me permettra bien de faire usage ici de quelques unes

unes de ses découvertes. A l'aide de ce Supplément on pourra peut-être se satisfaire sur ce point d'Histoire.

L'Auteur de ce Mémoire établit d'abord, come on l'avoit fait dans le *Journal Helvétique*, qu'il y avoit eu autrefois à Genève un Temple Païen dédié au Soleil. „ C'est
 „ une Tradition, dit-il, qu'il y a eu à Ge-
 „ nève un Temple d'Apollon placé au mê-
 „ me lieu où est aujourd'hui la Cathédrale.
 „ On croit en apercevoir des vestiges à la
 „ face de l'Eglise qui regarde le Levant. On
 „ y voit un Visage rond, qui doit représen-
 „ ter le Soleil. Cette figure ne paroît point
 „ placée là par un pur caprice d'Ouvrier.
 „ On découvre par les assises des Pierres les
 „ vestiges d'un Fronton, qui a été rasé, &
 „ qui venoit aboutir au dessus de ce Soleil.
 „ *Spon* & *Patin* ont jugé que cette Pierre
 „ sculptée n'étoit pas antique, n'étant que
 „ de ce qu'on appelle *Molasse* *. Mais ils n'ont
 „ pas pris garde à ce Fronton, qui indique
 „ un Ouvrage plus ancien que celui qui
 „ subsiste, & auquel ce Soleil a raport. Ils
 „ auroient pû d'ailleurs remarquer que la
 „ Pierre *Molasse* ne laisse pas de se conser-
 „ ver très long-tems quand elle se trouve

L 1 3

„ ex-

* On peut voir ce qu'on a déjà dit de cette Tête d'Apollon dans le Journ., Helvét. Novemb. 1745. Art. 1.

„ exposée au Levant, & enfin que le Zocle
 „ de cette partie est un Marbre blanc orné
 „ de moulures, qui est interrompu dans
 „ l'endroit où comence le contour du Chœur,
 „ dont le Zocle de Roche est terminé par un
 „ Chanfrain tout uni. Il n'est donc pas hors
 „ de vraisemblance que ce Mur du Levant
 „ soit composé de quelque portion de l'an-
 „ cien Temple d'Apollon.

„ Dans le Zocle de la Chapelle des Mac-
 „ cabées & dans un Mur de la Maison d'un
 „ de nos Magistrats *, on voit encore quel-
 „ que portion de Frise antique, où se trou-
 „ vent sculptés des Grifons. On fait que
 „ c'est l'Animal symbolique d'Apollon. On a
 „ des Médailles où l'on voit des Grifons, &
 „ autour APOLLINI CONSERVATORI.

„ Ces Pièces aiant deux piez de hauteur
 „ doivent avoir appartenu à la Frise d'un Edi-
 „ fice considérable, & il n'y en a point où
 „ elles conviennent mieux qu'à un Temple
 „ d'Apollon. On peut donc les regarder co-
 „ me des Monumens de l'existence du
 „ Temple.

On peut joindre à cette preuve une tête
 d'Apollon de bronze, ou plutôt un Masque,
 come parlent les Antiquaires, qui a été dé-
 terré en creusant pour nos Fortifications.

Ce

* Monsieur le Syndic Favre.

Ce Visage est un peu plus grand que Nature. Les yeux étoient aparemment d'argent, & il n'en reste plus que la place qui est à jour. On y voit un beau jeune Home tel qu'on représente ordinairement Apollon. On n'a trouvé aucune autre Statue de cette grandeur, & cet honneur semble avoir été réservé au Dieu tutelaire de la Ville. Les autres Monumens de ce genre ne sont que de petits Dieux Pénates, que l'on conserve dans la Bib'iothèque publique avec ce Masque d'Apollon*.

Quand le Christianisme fut établi dans Genève, on apliqua ce Temple à l'usage des Chrétiens, en y faisant quelques changemens, & il devoit subsister en cet état lors que les Bourguignons se rendirent Maitres de Genève dans le V. Siècle.

Cette Basilique fût brulée & détruite quelque tems après. On a atribué ce ravage à Clovis dans la précédente Dissertation du *Journal Helvétique* **. Clovis, dit-on, fit

L I 4

1111e

* Mr. de Bochat dans son Histoire ancienne de la Suisse, Mémoire X. a prouvé que les Anciens Helvétiens adoroient déjà le Soleil sous le nom de Belenus T. II. p. 363. Mr. Ruchat nous a aussi fait remarquer des traces de ce Culte dans le nom d'un Bois de Chêne sur un Mont au Nord de Lausanne. On l'appelle encore aujourd'hui Sauvabélin, qui semble rendre le Latin Silva Beleni. Ce Bois avoit été aparemment consacré à Belenus, c'est à dire au Soleil.

** Juillet 1745. p. 6.

une cruelle Guerre à Gondebaud; son Armée désola le Roïaume de Bourgogne. La Ville de Genève qui en dépendoit, fut sacagée & presque réduite en cendres. Notre principale Eglise fut brulée. C'est ce qui paroît par le titre d'une Homélie d'Avitus qu'il prononça pour la dédicace de cette Eglise, quand on l'eut rebatie. On trouve des fragmens de cette Homélie dans les Oeuvres de cet Evêque de Vième, que le Père Simon a données au Public. Il les a tirées principalement d'un précieux M. S. sur du Papier d'Egipte, que Godefroi avoit vû autrefois chez le Président de Thou, à qui il appartenoit. Il cite le titre de cette Homélie de cette manière, *Dicta in Jedicacione Basilicæ Genava.*

Mais Godefroi, plus intéressé à déchiffrer le M. S. y avoit lû quelques mots de plus, & nous a donné ce titre complet. *Dicta in dedicatione Basilicæ Genava quam Hostis incenderat.* Homélie prononcée à la Dédicace de l'Eglise de Genève, que l'Ennemi avoit brulée.

Il étoit naturel de penser que cet Ennemi devoit être *Clouis*. Personne n'ignore les Guirres de ce Prince & de ses Fils contre le Roi de Bourgogne. Mr. de Bochat vient de nous dépeindre tout récemment la haine implacable de *Clotilde* Femme de *Clouis*. On a trouvé à propos d'en faire une Sainte, quoi qu'elle ait nourri pendant plus de quarante Ans le
 plus

plus violent desir de vanger la mort de son Père. Il lui falut pour Victimes des milliers de Sujets de *Gondebaud*. Sa haine ne fut pas même assouvie par là, & il en couta encore la vie à *Sigismond* Roi de Bourgogne, & à ses Enfans, quoi qu'innocens*.

Cependant après un mûr examen, on a trouvé qu'il est fort douteux que ce soit *Clovis* qui ait brulé nôtre Eglise. Ce Roi de France étoit Alié de *Godégisile*, qui régnoit alors à Genève, & dont les Troupes contribuèrent à la défaite de son Frère. Mais *Gondebaud* aiant d'abord fait la Paix avec *Clovis*, tomba subitement sur *Godégisile* & le tua. Apparemment le parti contraire ne se soumit pas aussi-tôt, & sa résistance occasiona la destruction de la Ville. L'Ennemi, dans le Titre de l'Homélie est relatif à Genève, & quel qu'il soit, c'est celui qui l'avoit brulée. Ce pourroit donc être *Gondebaud* lui même, lors qu'il châtioit les Partisans de son Frère, qui l'avoit trahi. Mais ce point d'Histoire n'entre qu'incidemment dans nos Recherches.

Cette Eglise fut rétablie au commencement du VI. Siècle. On trouve dans le IV. Fragment des Oeuvres d'*Avitus*, quelques Morceaux de l'Homélie pour la dédicace. Il y a
licti

* Hist. ancienne de la Suisse, T. II. p. 200.

lieu de conjecturer que le Texte étoit ce Passage de *Job*, *Le Seigneur lui rendit au double tout ce qu'il possédoit auparavant* *. Il fait comprendre dans ce Discours que l'Eglise étoit rétablie avec plus de magnificence qu'auparavant. C'est ce que l'on peut conclure des souhaits qu'il fait *que ce qui sera dorenavant enlevé à l'Eglise, lui soit toujours restitué d'une manière aussi avantageuse*; ce qui lui donne lieu de comparer le sort de ce Temple à ce qui arriva à *Job*, qui non seulement fut rétabli dans son premier état, mais dont Dieu augmenta au double tout ce qu'il avoit possédé.

L'Historien *Spon* dit, que *Gontran* fonda la Cathédrale de St. Pierre, & qu'*Avitus* la consacra. Il semble ainsi faire envisager l'Eglise consacrée, come aiant été fondée par *Gontran*, mais cela est impossible, puis qu'*Avitus* étoit mort il y avoit 30. ou 40. Ans, lors que *Gontran* comença à régner.

On avoit dit dans le *Journal Helvétique*, que la Basilique avoit été batie par *Gondebaud* **. Mais cela demande aussi une petite correction. L'Auteur du Mémoire prouve que la chose n'est pas vraisemblable, puis que ce Prince étoit Arien.

„ Quelques perſones ont crû, dit-il, que
 „ le Prince qui avoit rétabli l'Eglise de Genève
 „ étoit

* *Job* XLII. 10.

** Juillet 1745. p. 7.

„ étoit *Gondebaud*, mais sans penser qu'il a
 „ été Ariën jusqu'à sa mort, & qu'*Avitus*
 „ étoit un Ortodoxe zélé. Come *Gondebaud*
 „ n'auroit point rétabli une Eglise en faveur
 „ des Ortodoxes, *Avitus* de son côté n'au-
 „ roit pas non plus voulu la consacrer pour
 „ un Prince Ariën. D'ailleurs cet Eveque
 „ désigne le Souverain auquel il s'adresse
 „ dans son Homélie par la louange qu'il lui
 „ done sur le zèle qu'il a fait paroître pour
 „ l'instruction des Ignorans, & la Conversion
 „ des Hérétiques*. Il nous apprend que dans
 „ la meme solennité, ce Prince osoit à l'E-
 „ glise ces Ignorans qu'il avoit instruits, &
 „ ces Hérétiques qu'il avoit convertis. Tout
 „ cela est absolument contraire à ce qu'*Avi-
 „ tus* lui-même & *Grégoire de Tours* nous
 „ apprennent de *Gondebaud*, qui refusa con-
 „ tamment de faire profession de l'Ortodoxie,
 „ quoi que que touché des discours
 „ d'*Avitus*.

„ Mais il est aisé de reconoitre à ces traits
 „ *Sigismond*, Fils de *Gondebaud*, couronné à
 „ Genève par ordre de son Père l'an 514.
 „ *Avitus* l'avoit converti, & il faisoit une
 „ profession ouverte & zélée de l'Ortodoxie.
 „ On voit encore par les Lettres d'*Avitus* que
 „ St. Pierre étoit son Patron**. Et cela peut
 „ être

* institutor rudium, labentium restitutor.

** Apostolus permixtae Patronus vester.

„ être à cause du rapport du nom de *Sigis-*
 „ *mond* ou de *Sihismond* à celui de *Simon* *.
 „ Quoi qu'il en soit, ce Prince célébrant
 „ la Fete avec solennité, *Avitus* lui écrivit
 „ des Lettres de compliment à l'occasion de
 „ cette Fete **. Il y a aparence que *Sigismond*
 „ en rétablissant cette Basilique la consacra
 „ à *St. Pierre*. Ce Prince ayant régné depuis
 „ 514. jusqu'à l'an 523. c'est dans cet inter-
 „ valle qu'il faut placer la réédification de la
 „ Basilique consacrée par *Avitus*.

Avant qu'aller plus avant, voyons ce qu'il
 faut penser de ce que dit *Spon* d'après *Lazius*,
 que *Goutran* fonda la Cathédrale de *Genève*.
 Ce Prince comença à régner l'an 561. Il pa-
 roit singulier qu'on lui fasse fonder une E-
 glise qui avoit été rétablie avec magnificence
 il n'y avoit que cinquante ans. Il est vrai
 que si le fait étoit bien prouvé, on pourroit
 suppo-

* Ce raisonnement est plausible, mais il n'est pas tout
 à fait convainquant. Gondibaud a été regardé comme le
 Restaurateur de Genève après le dégat qu'y avoit fait l'En-
 nemi. Le plus grand ravage fut l'incendie de la Cathé-
 drale. Ce Prince l'auroit-il laissée ruinée pendant un Règne
 assez long & assez paisible? A la vérité il étoit Arrien,
 mais un Arrien fort modéré. Il eut des conférences assez
 pacifiques avec *Avitus* sur la Région. Il aura donc pu
 commencer à rétablir la Basilique, qui aura été achevée &
 consacrée sous son Fils *Sigismond*. Ce dernier Roi n'a
 pas assez régné pour l'avoir construite toute entière.

Nuper cum officia Culminant vestro semper debita pro-
 Feclivitate consuetudine deservavi. Lettre XXX.

supposer que l'Eglise consacrée par *Avitus* auroit été détruite pendant les Guerres des Descendans de *Clovis* contre les Fils de *Gondebaud*.

Mais l'autorité de *Lazius* n'est pas d'un grand poids. Il étoit Médecin & Historiographe de l'Empereur *Ferdinand I.* & son Ouvrage est daté de 1555. Dans ce tems-là on n'avoit point encore bien débrouillé, ni même recouvré les Pièces originales sur lesquelles l'Histoire est appuyée. Aussi on ne peut rien de moins exact que ce qu'il dit du Royaume de *Bourgogne*.

Un Fait qui pourroit avoir donné lieu à la méprise, c'est que *Gontran* fit quelques libéralités à l'Eglise de *Genève*, à l'occasion de *Cariatho* son Ecuier, qui en fut Eveque. Au reste ces Faits nous intéressent peu, parce qu'il est assez probable que nous n'avons plus aucune portion tant soit peu considérable, de ces Eglises bâties dans le VI. Siècle.

Spon ajoute qu'après *Gontran* le Bâtiment fut discontinué jusqu'en 990. que l'Empereur *Otton* le fit poursuivre, & que *Conrad* l'acheva l'an 1024 *. Mais on ne voit pas comment la construction de la Cathédrale seroit demeurée imparfaite jusqu'au tems de l'Empereur *Otton*. Voila une interruption de 500. ans,

&

* Hist. de Genève, T. I. p. 28. Edit. in 4to.

& cela seul montre l'absurdité de la supposition. L'intervale est si long que le tems seul auroit pû détruire d'une part autant que l'autre. Entre *Goutran* & l'Empereur *Otton* on trouve plusieurs Princes restaurateurs d'Eglises. La Reine *Brunebaut*, par exemple, avec ses mauvaises qualités, avoit celle-ci de bone, qu'elle eut soin d'entretenir les Temples de Dieu & de ses Saints *. *Aimoin* va jusqu'à dire que le nombre des Eglises qu'elle a fait bâtir est presque incroyable. *Brunebaut* a régné en Bourgogne quinze ans, & n'auroit pas laissé l'Eglise de *Genève* imparfaite si *Goutran* ne l'eut point achevée. *Lazius* ajoute que *Théodoric*, le dernier des Rois de Race *Mérovingienne*, n'ayant point d'Enfans fit à *Genève* plusieurs choses en faveur de la Religion **. La source de l'erreur de *Spon*, ou de ceux qu'il a copié, c'est de n'avoir pas distingué deux Eglises de *St. Pierre* succéssives au même lieu.

On peut encore ajouter aux Remarques précédentes celle-ci, c'est que si l'Ouvrage comencé au VI. Siècle avoit été repris au X. on verroit deux goûts d'Architecture bien di-

* Dei & ejus Sanctorum Memorias excolebat, & novas fabricando devotè multiplicabat. *Aimoin*.

** Multa pro salcienda Religione apud Genevum fundavit.

différens l'un de l'autre. Or quoi que l'on puisse distinguer dans cet Edifice deux portions, dont l'une est mieux construite que l'autre, on ne peut pas dire que ce soient deux goûts différens. C'est toujours le même, mais exécuté dans une partie avec magnificence, & dans l'autre d'une manière mesquine. Il est nécessaire d'expliquer ce que l'on doit entendre par ces goûts différens du VI. & du X. Siècles.

Dans le VI. Siècle les Temples tenoient encore de la manière des Romains, c'est à dire qu'ils devoient être en Péristiles, & que l'on y employoit des Colones isolées. La décadence du goût en avoit sans doute corrompu les proportions, mais on ne les avoit point encore bannies de l'Architecture. C'est ce qui paroît par les Descriptions que donne *Grégoire de Tours* de plusieurs Eglises bâties dans les Gaules, celles, par exemple, que l'Evêque *Nomatus* construisit à *Clermont* en *Auvergne* à la fin du V. Siècle, & qui étoit un peu plus petite que la nôtre, avoit septante Colones. Une autre bâtie à peu près dans le même tems, en avoit 120. Rien n'indique que ces Colones soient autre chose que des Colones ordinaires. Mais les *Arabes* qui se répandirent en Europe dès le VIII. Siècle, aiant mis les grandes Arcades à la mode ban-

nirent.

nirent entièrement les Colones, & leur substituèrent des Piliers plus forts, tels que ceux que l'on voit dans la construction de nôtre Eglise, & qui sont uniformement employés dans toutes ses parties; ce qui fait voir qu'elle a été batic tout de suite en entier, ou du moins sans grande interruption.

On peut donc penser que l'Edifice du VI. Siècle n'étant plus de goût, ou étant peut-être caduc, on le rétablit entièrement dans un autre goût. On fait que dans le X. Siècle on fut come saisi d'un zèle extraordinaire pour rebâtir les Eglises presque par tout, sans trop de nécessité.

Il y a beaucoup d'apparence que nôtre Cathédrale a été fondée par *Conrad le Pacifique* Roi de Bourgogne. Il n'eut aucune Guerre & trouva le moien de se défaire des *Sarassins* & des *Hongrois* qui infestoient son Pais. Il eut l'habileté de les mettre aux prises les uns avec les autres. Il parcourut toutes ses Villes pour y faire fleurir l'ordre & la justice, assembla les Etats de son Roiaume, & fit de concert avec eux, de sages Loix, qu'il eut soin de faire observer. Il favorisa les Eglises & mérita le nom de *Pacifique*. Quand nous n'aurions pas l'autorité de *Lazius* pour attribuer à ce Prince la nouvelle construction de *St. Pierre*, on pourroit juger, en comparant son Règne
avec

avec celui de ses Prédécesseurs, que c'est à lui qu'il faut la rapporter. Ainsi c'est entre l'année 943. & l'année 993. qui fut celle de la mort de *Conrad*, qu'il faut placer la construction de la partie la plus élégante de cet Edifice.

Spon dit, que ce fut *Otton* qui en 990. fit reprendre la construction de *St. Pierre*. Si ce fait étoit bien prouvé, il faudroit l'entendre d'*Otton III.* sous les auspices d'*Adélaïde* son Aïcule. Mais il n'y a nulle probabilité qu'un Prince construise des Eglises dans les Etats d'un autre Prince. En suposant donc la vérité de la date, c'est à *Conrad le Pacifique* qu'il faudroit toujours rapporter cette construction.

Il n'est pas impossible que l'Edifice de *St. Pierre* n'étant pas achevé quand *Rodolphe III.* succéda à *Conrad*, il l'ait fait continuer, mais assez mal. On aperçoit aisément que dès la quatrième Voute jusqu'à la grande Porte, l'ouvrage est conduit dans un goût plus économique. Les Murs ne sont plus renforcés par dehors, les Fenêtres sont plus écrasées, les Chapitoux des Colones sont plus simples, & les Arcades du Corridor inférieur sont distribuées moins élégamment.

On fait quel étoit le caractère de ce dernier Roi de Bourgogne. Il n'eut ni conduite ni courage. On le désigne par les titres de

Lache & de Fainéant. Il paroît néanmoins, qu'il fit du bien aux Eglises. Mais les choses s'exécutent mal sous un Prince de ce caractère. Il se peut encore qu'ayant avancé la construction de St. Pierre, il laissa quelque portion à faire à l'Empereur *Conrad le salique*, qui lui succéda.

Ne soiez pas surpris, *Monsieur*, si pour vous donner l'Histoire de nôtre Cathédrale, j'y suis revenu plus d'une fois. C'est le sort qu'a eu l'Edifice même, qui n'a été bati qu'à plusieurs reprises.

Il est impossible de déterminer ce qui peut être de la construction de *Rodolphe* ou de *Conrad le salique*. Les parties supérieures sont ordinairement celles par où on termine un Edifice. Ainsi le haut des Tours, le haut de la façade, peut être le Portail, font de *Conrad*. L'Edifice fut donc terminé entre 1034. & 1039.

Outre les corrections que j'ai déjà faites à mes *Recherches* précédentes sur notre Cathédrale, voici encore une petite méprise, que je ne dois pas dissimuler. Elle regarde les Figures qui sont sur le Fronton du Portail. J'avois décrit ces Figures, qui sont du goût du XI. Siècle & qui aident beaucoup à déterminer l'âge de nôtre Eglise. La principale de ces Statues représente le Sauveur. *A sa droite on*

voit *St. Pierre les Clés à la main*, & qui par conséquent n'a pas besoin qu'on lui demande son nom. Il paroît là come le Patron de nôtre Eglise... De l'autre côté à gauche, on remarque une figure semblable, & qui ne peut être que *St. Paul*. Il a perdu son bras droit, dont aparemment il tenoit l'Epée, instrument de son Martire qui le caractérise. *

Il est certain que dans la plupart des Eglises du XI. Siècle, on avoit acoutumé de représenter sur le Fronton du Portail ces deux Apotres & Christ au milieu. Cependant aiant examiné de plus près la Figure que nous avons prise pour *St. Paul*, elle s'est trouvée toute autre chose. Cette Statue représente très certainement une Femme. Mais qui est elle? Nouvelle Question assez embarrassante. Nous n'avons point encore de Conjecture bien satisfaisante là dessus, & d'ailleurs ma Lettre est déjà trop longue pour penser à l'étendre davantage. Je vai finir par quelques accidens qui en divers tems ont fort endomagé nôtre Eglise.

Cet Edifice a souffert trois Incendies. Le 1er. qui a été inconu à *Spon* & à nos Annales manuscrites, est de l'an 1349. Je l'ai trouvé dans l'*Obituaire de Genève* où il est marqué, parce qu'on devoit faire annuellement un

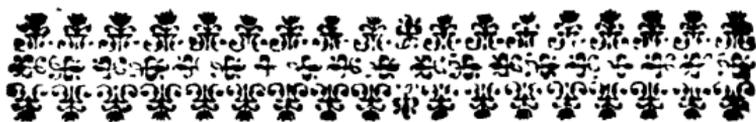
Service pour le repos de l'Âme du Cardinal de Deuze, qui avoit donné une somme pour réparer le dommage.

Le 2^{me}. fut en 1430. Le feu aiant pris du côté du Lac, le Vent du Nord porta l'Incendie jusqu'à St. Pierre, où il s'arrêta. Le Po^{ige} étoit alors à Genève, & parle de cet Evénement dans un de ses Ouvrages. Le Mur qui avoit souffert de l'Incendie étant tombé en 1441. sur la partie du Cloître où le Chapitre s'assembloit.

Le Pape *Felix V.* donna une Bule pour appliquer à la réparation du dommage le Revenu de la première année de tous les Bénéfices du Diocèse pendant 20. ans. Ainsi outre le Toit qui sans doute avoit été consumé, ils rétablirent le Mur du côté du Nord.

Enfin la Foudre étant tombée en 1556. sur l'Eguille qui étoit au dessus de la façade, cette Eguille fut détruite avec le Clocher Voisin, & quelque partie du Fronton.

Dans le milieu du Siècle suivant en 1643. on s'aperçut que la Façade panchoit, & que les Vouffoirs de la 2^{de} Voute se détachioient. On y aporta quelque remède; mais le mal a toujours augmenté depuis ce tems là jusqu'en 1749. qu'on a cessé d'y prêcher. Je suis &c.



OBSERVATIONS

Sur quelques Poètes François.

LETTRE à Mr. D'ARNAUD, *Correspondant Littéraire de S. M. le ROI DE PRUSSE.*

Vita sine Litteris mors est.

JE prens, *Monsieur*, la liberté de vous adresser les Observations que vous m'avez demandées sur quelques Poètes François; mais je ne vous les adresse que come des doutes, sur lesquels je vous prie de me dire votre sentiment, & de décider. Il n'appartient qu'à de grands Poètes de juger des beautés & des défauts de ceux qui se sont distingués dans un Art si ingénieux. Il ne convient qu'à eux d'en découvrir tous les Mystères, & d'en développer toutes les finesses. Moi qui y suis à peine initié, je ne prononce qu'en tremblant, sur ce que je vois avec admiration: Ce n'est donc que pour obéir à vos ordres, que je romps le silence, quoi que vous me fournissiez un si beau sujet de parler.

Cependant, quelque difficile qu'il soit de bien discourir sur ce sujet, j'aime mieux vous

entretenir sur une Matière aussi pleine d'ambécités, que d'apprendre, come on vouloit m'y engager, le Langage dur & énigmatique du Barreau, qui est tout à fait barbare & inintelligible pour moi; & je ne suis plus assez jeune pour y acoutumer mon oreille, & pour y plier mon goût. Capable de sacrifier mon penchant au Public, il ne seroit pas juste de sacrifier le Public à mon ambition, ou à l'opinion trop favorable qu'on a de moi. Mais la Langue du Barreau ne doit pas vous être étrangère, si vous êtes l'Auteur de quelques Dissertations sur la Jurisprudence, dont il est parlé avec beaucoup d'éloge, dans le Tome XXII. de la Bibliothèque raisonnée, & que le Journaliste attribue à un Mr. D**. Si vous & lui n'êtes qu'une même Personne, vous réunissés des talens difficiles à concilier, & qui demandent des études, des connoissances, un génie, & un tour d'esprit bien différens. Les Principes du Droit, ou de l'Équité, si conformes aux Lumières Naturelles, ne sont pas ce qui me ferait de la peine; il y a peu de Persones raisonnables qui ne doivent les entendre, & qui ne les entendent, en éfet, jusques à un certain point: Mais coment se former à la Procédure, & en suivre exactement la marche, & les détours? Il faut pour-cela s'assujettir à une étude longue & pénible; car on ne comprend

pas aisément ce qui dépend de la Coutume, ou d'un Usage arbitraire, dont quelques Législateurs ont jugé à propos d'embarasser l'explication & l'aplication des Loix, si multipliées, & quelques unes si peu claires. Qui ne s'égareroit dans un Labyrinthe où l'on ne marche què sur des épines.

Quel séjour étranger & pour vous, & pour moi !

La Poesie, au contraire, ne nous présente que des Sentiers semés de Fleurs; des Images riantes, & l'Harmonie la plus agréable :

*Ami, cet Art charmant embélit toutes choses ;
Et change les Chardons, en Jonquilles, en Roses.*

Le Parnasse est séparé du Barreau par des Monts escarpés, & le passage de l'un à l'autre n'est pas aisé. Les Lauriers d'*Apollon* ne sauroient croître parmi les Ronces qui y naissent en abondance. Les Muses fuient les Chicanes des Plaideurs, & les Cris des Procureurs. *Thémis* même ne décide qu'avec crainte, des Biens, de la Vie, & de l'Honneur des Mortels. Il me semble qu'il faut être plus qu'*Home* pour lui prêter ses yeux, lui servir d'Interprètes, & faire pancher sa balance.

Quelle droiture de cœur, quelle pénétration, quelle étendue, & quelle justesse d'esprit ne faut-il pas, pour s'aquiter d'un devoir,

aussi important ! On doit être sourd à la Haine & à l'Amitié, pour n'écouter que la Justice. L'Ame du Juge doit-être aussi pure que la Loi même. Les plus grandes conoissances ne suffisent pas si elles ne sont jointes à beaucoup de probité, de vigilance, & d'application. Une formalité négligée peut causer la ruine d'une Famille, & les plus petites choses entrainer la perte des plus grandes.

Il faut rapprocher des Gens aliénés par l'intérêt ou par la vengeance, acomoder par la douceur ce que la sévérité des Loix n'a pu terminer; soutenir la foiblesse des uns, expliquer ce qu'ils ont eux mêmes peine à comprendre, résister au crédit, & aux importunités des autres. Il faut n'écouter ni les promesses ni les menaces, dissiper les obliquités dont on tâche d'enveloper l'Injustice; porter le jour dans les ténèbres dont on s'éforce de se couvrir. Il faut être attentif aux petites fautes, pour empêcher leurs progrès & n'être pas forcés à punir les grands Crimes: Il faut pénétrer les fraudes qui se glissent dans la Police, pour les prévenir; avoir assés de fermeté pour corriger les Abus que la Coutume autorise & les Monopoles que l'Avarice produit. Il faut être, enfin, également en garde contre l'aigreur du temperament, & une compassion dangereuse à la

la Societé. Voilà, *Monsieur*, une partie des qualités que le Public demande dans un Magistrat, & que je suis bien éloigné de posséder. Je sens;

Quid valeant humeri, quid ferre recusent.

H O R A T.

Cependant, come le disoit un Païen, *Puis que les Dieux ne méprisent pas le Gouvernement du Monde, les Mortels ne doivent pas négliger celui de la Terre.*

Mais revenons aux Observations sur les Poètes, & quittons les Epines du Barreau, pour les Fleurs que la Poésie nous présente. On les aperçoit de toutes parts; nous n'avons qu'à nous baisser pour les cueillir. Il en croit dans la Plaine, aussi bien que sur le sommet du Mont.

Les plus grands Homés se sont fait un plaisir de cultiver la Poésie. Parmi les Anciens, *Solon, Phocilide, Pithagore*, ces illustres Philosophes, ont mis leurs Préceptes en Vers. Entre les Modernes, *Mr. de Thou*, nous apprend dans son Histoire, qu'il étoit fort amateur de la Poésie; *Mrs. de Leibnitz, Fontenelle*, *Mr. le Président Boubier*, étoient eux mêmes d'excellens Poètes. La Poésie exige, non seulement beaucoup de talens, mais encore beaucoup de connoissances. *Homère & Virgile* étoient Savans: *Corneille, Racine & Despréaux.*

l'étoient aussi. L'Imagination seule ne fait pas le Poëte ; il faut quelle soit dirigée par la Raison ; l'Enthousiasme même est soumis à certaines règles ; cette sorte d'yvresse n'exclut pas le Bon-Sens ; ici la Nature a besoin du secours de l'Art, qu'elle embellit à son tour.

Montagne en marque parfaitement bien le caractère, dans ces paroles ; *A certaine mesure on peut juger la Poësie par les Préceptes, & par l'Art ; mais la bonne, la suprême, la divine, est au dessus des Règles & de la Raison ; elle ne pratique pas notre Jugement, elle le ravit & ravage.* Cela se voit principalement au Théâtre. Si vous voulés quelque chose de plus sur ce sujet, vous n'irés pas loin le chercher, vous le trouverez dans le *Journal Helvétique* de Février 1746. L'Eloge que l'on y fait de la Poësie est confirmé par le judicieux Mr. *Rollin*. *L'Etude de la Poësie, dit-il, peut servir beaucoup aux jeunes Gens ; même pour l'Eloquence, en leur élevant l'Esprit ; en les acoutumant à penser d'une manière noble & sublime ; en leur aprenant à peindre les Objets, des couleurs les plus vives, en donnant à leur Stile plus de force, de variété, d'harmonie & d'agrément.* Comment ne loueroit-il pas un Art que *Moïse, David & Salomon** ont pratiqué,

* Pour voir combien Salomon étoit bon Poëte, il n'y a qu'à lire le Cantique des Cantiques. Que de figures & d'images nobles & riantes !

& qui est si propre à exprimer de grandes Vérités ! En cela fort supérieur à la Musique, qui ne fait que flâter l'Oreille par des sons harmonieux. La Peinture elle même est obligée de lui céder. Peut-elle come la Poésie, peindre les Pensées les plus intimes du Cœur, les différentes nuances des sentimens les plus fins & les plus délicats ; multiplier ses figures & ses images, par des Copies qui ressemblent toutes parfaitement à l'Original ! Je ne parle point ici de ces figures frivoles qui sont come des Pièces de rapport & des Hors-d'œuvres dans le Discours, Ornemens étrangers qui défigurent quelquefois l'Objet ; je parle de celles qui sont l'expression de la joie ou de la douleur, qui manifestent la situation actuelle de nôtre Ame ; qui sont une peinture vive & naturelle de ses sentimens & de ses idées. Ce qui décide la Question de la préférence entre la Poésie & la Peinture, c'est la différence durée de leurs productions. Les Portraits d'*Apelle*, ceux de *Zeuxis* ne subsistent plus depuis long-tems ; nous ne saurions en juger ; une foible Tradition en conserve à peine la mémoire ; au lieu que les Ouvrages des *Anacréons*, des *Sophocles*, des *Euripides*, quelques anciens qu'ils soient, seront aussi immortels que leurs noms. Nôtre Postérité, qui s'instruira dans les Ouvrages des *Racines*,

des *Corneilles*, & des *Voltaires*, ne cessera jamais de les exalter; & la durée de leur réputation égalera celle du Monde. L'expression est à la Poésie ce que le coloris est à la Peinture; mais il s'en faut bien que le coloris ait autant de nuances que l'expression a, pour ainsi dire, de couleurs. Quelque diversité qu'il reçoive des mains de l'Artiste, il a cependant ses bornes, au lieu que l'expression, étant l'image des Pensées, imite leur prodigieuse variété. Après ce court Eloge de la Poésie, je vai parler de quelques uns de ceux de nos Poëtes François, qui se sont le plus distingués dans ce bel Art.

Je ne saurois mieux comencer que par *Pierre Corneille* dont le nom n'est pas moins connu que celui du Cardinal de *Richelieu*, Fondateur de l'Académie Française, & qui étoit, en quelque sorte son Rival.

*En vain contre le Cid, un Ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.*

DESPREAUX.

Cette Tragédie *du Cid*, qui fût une des premières du Grand *Corneille*, enleva presque tous les suffrages, malgré la jalousie d'un Ministre devant qui tout plioit, & malgré la Critique judicieuse que l'Académie en fit par son ordre. On y remarqua plusieurs fautes

de

de Langage, des expressions basses, des locutions qui començoient à vieillir; mais dans la balance, les beautés l'empertoient de beaucoup sur les défauts. Il faloit que cette Pièce fût éfectivement belle, pour se soutenir malgré toutes les fautes, dont on ne peut s'empêcher de convenir. Aussi disoit-on en Proverbe, *Beau come le Cid*. Un Proverbe, quelque trivial qu'il soit, est presque toujours l'expression de la Vérité.

Après le *Cid* parurent successivement *Cinna*, *Polieucte*, *Sertorius*, *Rodogune*, *Heraclius*, les *Horaces*, *Pompée*, & quelques autres bones Pièces, qui, quoi que moins parfaites, n'étoient pas indignes de sa réputation, & caractérisoient la main d'un grand Maître. L'Hiver de *Corneille* ne valoit pas son Eté; on ne sauroit le nier, mais cette Vieillesse étoit celle d'un Home vigoureux, qui n'a perdu que cette fleur que done le Printems de l'âge, & qui a conservé presque toutes ses forces. Il est vrai, qu'en Poésie, le Jugement, qui se fortifie avec les Années, ne dédomage pas toujours de l'Imagination qui s'afoiblit. Il est certain que *Corneille*, éclairé par ses propres lumières & par celles du Public, se corrigea de ces Jeux de mots, de ces brillans *concelti* qu'il avoit répandu avec profusion dans le *Cid*; mais il ne res-

pecte

pecte pas affés les Règles de la Langue: Entraîné par son feu, par la noblesse de ses idées, par l'énergie du raisonnement, il leur sacrifia quelquefois la propriété des termes, la douceur & l'harmonie du tour & de l'expression. Mr. *Descartes* l'a justifié, en quelque manière, par une Réflexion que voici: Ceux, dit-il, qui ont le raisonnement le plus fort, & qui pensent le plus noblement, sont aussi ceux qui sont les plus propres à persuader, encore qu'ils ne parlaissent que Bas-Breton. Ceux dont l'Imagination est la plus sublime ne laissent pas d'être les meilleurs Poètes, encore qu'ils dédaignent les minuties des Règles & qu'ils ne s'expriment pas selon la Grammaire. La contrainte de la Syntaxe tient l'Esprit dans une certaine gêne; les grands Ecrivains l'assujettissent, en quelque sorte, à leur génie.

Mais pour mieux caractériser *Corneille*, entrons dans le détail de quelques unes de ses Pièces, où l'on remarque une si grande variété. Il faut convenir que le commencement de *Cinna* sent la déclamation; on y trouve une certaine généalogie de pensées, qui ne peut que déplaire; mais si l'on va plus loin combien n'est-on pas frappé de la grandeur d'Ame qui brille dans *Emilie*, dans *Cinna*, & dans *Auguste*? Qui ne seroit charmé de cette belle Scène où cet Empereur pardone généreusement

ment à tous les Conjurés, & où tendant la main à *Cinna*, qui en étoit le Chef, il lui dit,

Soions Amis, Cinna, c'est mol qui t'en convoie :
Come à mon Ennemi je t'ai done la vie ;
Malgré toute l'horreur de ton lâche dessein
Je te la done encor, come à mon Assassin.

Les Tirans disent, que l'impunité encourage le Crime ; mais les bons Princes ont souvent éprouvé que le pardon fait tomber les Armes des mains du Criminel. C'est ce qui arriva : *Augujie* n'eût plus à craindre de Conspirations ; & la Clémence fit plus d'impression que toute la terreur des supplices.

Il y a dans la Tragédie de *Sertorius* une Scène admirable, entre ce Général, qui soutenoit le parti de la Liberté, & *Pompée*, qui apuioit celui du cruel *Silla*, qui avoit fait ploier sous son Autorité Rome & les Loix. J'en citerai ici quelques traits. C'est *Sertorius* qui parle à *Pompée*,

Je n'apelle plus Rome un enclos de Murailles
Que ses proscriptions comblent de funerailles.
Ces Murs dont le Destin fut autrefois si beau,
N'en sont que la Prison, ou plutôt le Tombeau.
Mais pour revivre ailleurs dans sa première force
Avec les faux Romains, elle a fait plein divorce ;
Et come autour de moi, j'ai tous ses vrais apuis,
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

La Versification de *Corneille* est quelquefois un peu dure, mais presque toujours pleine de force. Voici des Vers sur le Duel, qu'on a défendu de réciter sur le Théâtre, mais qui sont d'une grande énergie.

*Les satisfactions n'apaisent point une Ame ;
Qui les souffre n'est rien , qui les fait est infame ;
Et de tous ces acords l'effet le plus commun ,
Est de perdre d'honneur deux Homes au lieu d'un.*

Ces Vers sont tirés de la Tragédie du *Cid*, mais ils ont été supprimés.

Rien n'inspire plus d'horreur pour la Tyrannie que la Tragédie d'*Heraclius*. Personne ne veut-êre le Fils de l'Usurpateur ; son Fils se refuse à un titre si odieux ; il préfère la mort à une Courone acquise par l'injustice & par le meurtre. Quel est l'étonnement de l'Usurpateur *Phocas*, qui croioit d'avoir fait mourir tous les Fils de l'Empereur *Maurice*, lors que *Leontine* lui en montre un, qu'elle a sauvé des mains du Bourreau ; mais ce jeune Home, il l'a toujours regardé come son propre Fils, & il l'aime come tel. Il veut faire mourir *Heraclius*, Fils de *Maurice*, mais il ne le conoit pas. Dans l'incertitude où il est, il craint de tremper ses mains dans son propre sang. *Leontine*, sans s'ébranler de ses menaces, lui dit avec intrépidité, en lui montrant *Martian* & *Heraclius*,

*L'un est ton Fils , l'autre ton Empereur ;
Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur.*

On sent en effet qu'il doit trembler. S'il laisse échaper *Héraclius*, il expose son Trône & sa Vie; & s'il le fait périr, peut-être ses yeux se tromperont-ils; peut-être que sa vengeance retombera sur lui même, & que son ambition deviendra funeste à son Héritier. On sent qu'une telle situation est extrêmement intéressante.

La Tragédie de *Polieucte* est selon moi le Chef-d'œuvre de *Corneille*; j'ose dire cependant, qu'elle n'est pas sans défauts. *Polieucte* me paroît trop recherché & trop fleuri dans les Stances qu'il débite en prison. Un Home sur le point de sacrifier sa Vie à la Religion qu'il vient d'embrasser & dont le Cœur est embrasé de zèle pour la Vérité, doit-il se piquer de terminer ses périodes par des images & des antithèses? Je n'en citerai que cet exemple.

*Allés honneurs , plaisirs , qui me livrés la guerre ,
Toute vôtre félicité ,
Sujette à l'instabilité
En moins de rien tombe par terre ;
Et come elle a l'éclat du Verre
Elle en a la fragilité.*

Il me paroît aussi qu'il exprime sa tendresse
N n pour

pour *Pauline* avec trop d'artifice. Les sentimens ne peuvent être trop naturels, si l'on veut qu'ils fassent impression : Il faut qu'ils soient parfaitement d'accord avec l'état actuel où l'on est. Or un Chrétien encore échauffé des Eaux salutaires du Batême, & qui n'est plus animé que des mouvemens de la Grace, doit il être si ajusté dans ses discours ? Il me force par là d'oublier sa situation présente pour admirer l'art avec lequel il l'expose. La Conversion subite de *Felix*, son Beau-Père & son Persécuteur, ne me semble, ni dans l'ordre de la Nature, ni même dans celui de la Grace : Je ne vois dans cet Homme qu'un Ambitieux, mauvais Politique, qui, pour conserver ses Titres & sa Dignité, leur sacrifie les liaisons les plus étroites du Sang. N'est-ce pas là de belles dispositions pour être éclairé des Lumières de la Foi & pour aspirer au Martire ! La Conversion de *Pauline* est bien plus naturelle : L'on ne peut que s'intéresser pour une Epouse dont les sentimens sont si nobles & si délicats. La Victoire qu'elle remporte sur elle même en immolant à son devoir son amour pour *Sévere*, est le triomphe de la Vertu : Digne déjà d'être Chrétienne, il ne lui manquoit qu'un rayon de la Grace pour le devenir. Son Cœur ne pouvoit que se remuer à l'idée d'un Dieu qui se fait conoitre tout à coup, come le Créateur des Hommes

& qui promet aux Fidèles une Félicité éternelle. On a remarqué que l'Amour profane se tourne aisément en Amour divin.. Il se purifie en quelque sorte en passant de la Créature au Créateur.

Personne n'a mieux connu le Cœur humain que *Racine* & n'a mieux su faire usage des Passions les plus propres à le remuer. Personne encore ne s'est exprimé avec plus de délicatesse, n'est mieux entré dans le génie de la Langue & de la Poésie Française. Quelle élégance & quelle harmonie dans ses expressions, que de tendresse dans ses sentimens ! Il est sublime sans enflure, & naturel sans bassesse : Il y a beaucoup de netteté & d'adresse dans l'exposition de ses Pièces, & de vraisemblance dans ses Dialogues. Chaque Acteur se répond, & dit précisément ce qu'il doit dire, conformément à son caractère, à la situation où il se trouve & à l'intérêt qui le fait parler. Il a l'art d'amener les Evénemens les plus inopinés, & les plus surprenans, d'une manière naturelle ; & par là il éloigne l'apparence de ce merveilleux qui blesse presque toujours la Verité. Il est bien au dessus de *Corneille*, par la beauté du tour, & la pureté de la diction : Celui-ci l'emporte, peut-être, par la grandeur des sentimens, & l'élevation de ses idées.

Tour a tour ils nous font entendre
 Ce que le Cœur a de plus tendre ,
 Ce que l'esprit a de plus grand.

LA MOTTE.

Dans la Comparaison qu'on a fait entre
Cornelle & *Racine*, on a dit, que celui-la a
 représenté les Hommes tels qu'il devoient être;
 mais que celui-ci les a peints tels qu'ils sont
 en éfet. N'est-ce pas avouer que les Portraits
 de *Cornelle* sont des Images de fantaisie;
 mais que ceux de *Racine* représentent des
 Objets réels? Il faut convenir que personne
 n'a mieux connu que lui ces Images nobles,
 mais en même tems naturelles, qui peignent
 avec force & vraisemblance, & qui caractè-
 rissent le Langage des Dieux. Personne encore
 n'a parlé avec plus de délicatesse: La main,
 dit le Père *Porrée*, à qui l'Amour confia son
 Flambeau, n'eut que trop de grace à le ma-
 nier, à en ranimer la flame, & a en répandre
 des étincelles dans le sein des Spectateurs.

Sans décider la question de la prééminence
 entre ces deux illustres Rivaux, dont l'un
 ne vouloit point d'égal, & l'autre point de
 supérieur, il ne faut pas douter que l'un &
 l'autre ne règnent sur le Théâtre, jusqu'à-ce
 qu'il se trouve des Poetes qui sachent, come
 eux, éclairer l'Esprit, émouvoir le Cœur,
 & joindre la grandeur des idées à la tendresse

des

des sentimens. Car il ne faut pas s'imaginer que le tendre & délicat *Racine*, ne soit grand & élevé, quand il le veut, & qu'il faut l'être. On a cité come un exemple de sublime ces beaux Vers qu'on trouve dans sa Tragédie d'*Athalie* :

*Celui qui met un frein à la fureur des Flots ,
Sait aussi des Méchans arrêter les Complots.
Soumis avec respect à sa Volonté sainte ,
Je crains Dieu , cher Abner, & n'ai point d'au-
tre crainte.*

Il paroît animé de l'Esprit Divin, lors qu'il parle du Néant de l'Home & de la Puissance du Créateur.

*Au seul bruit de son Nom , la Mer fuit , le Ciel
tremble ;
Il voit come un Néant tout l'Univers ensemble :
Et les foibles Mortels , vains joüts du Trépas ;
Sont tous devant ses yeux , come s'ils n'étoient
pas *.*

Quelle éloquence, & quelle noblesse ! Peut on mieux représenter la Majesté de l'Etre suprême ? Il paroît que *Racine* avoit bien étudié la Religion, & qu'il avoit profité des Préceptes des plus excellens Maitres. Elève de Mrs. de Port Roïal, le Disciple n'avoit

point dégénéré. Lorsque ces Messieurs entrèrent écrit contre le Théâtre, il se crût obligé de prendre sa défense, & peu s'en falût qu'ils ne trouvassent en lui un autre *Pascal*. On trouve dans les deux Lettres qu'il a publié à cette occasion une ironie fine & délicate. On ne fait ce que l'on doit admirer d'avantage ou sa Prose ou ses Vers. Le Discours qu'il prononça dans l'*Académie Française*, à la réception de *Thomas Corneille*, est un Chef-d'œuvre; il y loue *Pierre Corneille*, son Frère, avec force, avec dignité, sans laisser échapper aucuns traits de cette basse jalousie, qui ne se glisse que trop entre des Rivaux, & dont le grand *Corneille* même n'étoit pas tout à fait exempt: Mais s'il lui eut disputé le prix des Vers, je crois qu'il auroit été assez équitable pour lui acorder celui de la Prose.

Je n'ai pas encore dit tout ce que je pense des Tragédies de *Racine*, je suis obligé d'y revenir, pour le justifier du reproche qu'on lui a fait de mettre trop d'Amour dans ses Pièces. Il faut convenir qu'il y en a beaucoup; mais en cela il n'a fait que se conformer au goût de son Siècle & de la Cour, peut-être aussi s'est-il laissé entraîner à son penchant, qui le portoit à la tendresse: Par là, il a su plaire, principalement aux Dames, dont le Cœur ne conoit guères que cette passion; mais

mais il a soin de lui opposer les lumières de la Raison & les beautés de la Vertu : Ce mélange de dignité & de foiblesse fait un jeu d'autant plus touchant, qu'on l'éprouve tous les jours soi-même ; quelquefois les Maitres de nôtre Passion, mais le plus souvent les Esclaves. C'est ainsi que *Phèdre* fait à *Hyppolite* une Déclaration, qui excite chez elle les remors les plus violens. Qui ne se sentiroit ému, lors que cette malheureuse Princeesse, ne pouvant plus se taire & n'ayant pas la force de parler, dit à *Hyppolite*.

*Ne crois pas, toute fois, qu'au moment que je
t'aime*

*Innocente à mes yeux je m'excuse moi-même ;
Ni que du fol Amour qui trouble ma Raison,
Ma lâche complaisance ait nourri le poison :
Objet infortuné des Vengeances célestes,
Je m'abhore encor plus que tu ne me détestes.*

Peut-on exciter la terreur avec plus de force & de véhémence qu'*Oreste* le fait dans l'*Andromaque* ? Quoi de plus beau & de plus noble que le caractère de *Burrhus* dans *Britannicus* ? On est surpris de trouver un Home si sage & si généreux dans la Cour de *Néron*. C'est faire respecter l'Humanité, c'est la faire aimer, que de la représenter sous de si beaux

traits. *Cornuille* se perd quelquefois dans les nués; bien-tôt apres, come s'il étoit fatigué de s'être élevé si haut, il tombe & rampe dans la poullière. Le vol de *Racine* est égal & soutenu; il ne laisse point craindre de chûtes. On lui reproche aussi de ne pas varier assez le caractère de ses Héros, & de les habiller presque tous à la Françoisé. Il faut convenir que *Cornuille* a ici quelque avantage sur *Racine*, & qu'il a mis plus de divertité dans les Héros de ses Pièces. Cependant, *Racine* peint les Grands Homes à peu près tels que les représente l'*Histoire*; excepté qu'il leur prête un peu plus de tendresse. Le Caractère de *Mithridate* n'est-il pas conservé & soutenu? Grand, jusques dans ses Défaites, il forme contre les *Romains* les projets les plus hardis; il semble tirer de nouvelles forces de ses disgraces même. La résolution qu'il prend de porter la Guerre en *Italie*, & de faire trembler ses Ennemis jusques dans *Rome*, est digne d'un Héros. Voici de qu'e'le manière *Racine* le fait parler,

*Marchons, & dans son sein re'jettons cette
Guerre,*

*Que sa fureur envoie aux deux bouts de la Terre;
Ataquons dans leurs Murs ces Conquérans si fiers,
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres
foiers.*

*Annibal l'a prédit , croïons en ce grand Home ,
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noïons la dans son Sang justement répandu ;
Brûlons ce Capitole ou j'étois atendu ;
Détruifons ses honneurs , & faisons disparoitre
La honte de cent Rois , & la mienne peut-être ;
Et la flame a la main , éfaçons tous ces Noms ,
Que Rome y confacroit à d'éternels afronts.*

Ici, la noblesse de l'expression égale presque la grandeur du projet. Il est vrai que Racine fait *Mithridate* amoureux, mais l'Amour s'ennoblit de la dignité du Personage qui le ressent.

Ce que j'admire encore dans *Corneille* & dans *Racine*, c'est qu'ils ne se sont pas bornés à étudier le jeu des Passions, & à pénétrer tous les replis du Cœur humain; ils ont su être, quand il le falloit, Théologien & Politique: Mr. de *Fontene'le* a bien raison, quand il dit, *qu'une Pièce de Théâtre demande peut-être des Réflexions plus profondes, plus de connoissance des Homes & de leurs Passions, plus d'art pour concilier & combiner des choses opposées, qu'un Traité qui doit faire la destinée des Nations.*

Mais, dit-on, la Tragédie, excite souvent les Passions. Oui! mais souvent aussi elle travaille à les afoiblir & à les détruire, en
pu-

panifant le Crime & en recompensant la Vertu. Croions en le Père *Buffier*, qui étoit Théologien, & qui a fait sur la Morale des Traités fort estimés : *L'abus du Poëme Dramatique*, dit-il, *n'ôte point ce qu'il a d'utile en lui même, & dans sa première institution. Doit-on détruire les Temples, parce qu'ils ont été consacrés aux faux Dieux?* *Scipion l'Africain*, qui n'étoit pas moins grand Politique que grand Capitaine, n'a pas crû la Comédie dangereuse pour les Mœurs, puis qu'il a travaillé, dit-on à celles de *Terence*. Le Cardinal *Borromée*, à qui l'Eglise Romaine a doué le titre de Saint, lisoit & corrigeoit lui-même les Pièces de Théâtre qu'il faisoit représenter.

Peu de Persones ont fait plus d'honneur à la Poësie Française que Madame DES-
HOULIERES : Tout respire dans ses Vers le goût d'une Passion tendre & d'une Volupté délicate. Il semble que pour écrire elle ait dérobé à l'Amour une Plume de ses Ailes, & que son Génie ait été échauffé de son Flambeau.

Tendre, délicate, fidèle,

• *Des Houlières en ses Vers excelle.*

Tout vit, tout parle en son Tableau;

Sous un Ombrage frais nous peint elle un Oiseau,

On croit que ses accens ont flaté nôtre Oreille,

Et d'un plaisir toujours nouveau,

La douceur de ses sons nous charme & nous réveille.

*Le Dieu du Goût lui prêta son Pinceau ;
Et l'Amour étoné de la trouver si belle,
Pour contempler ses traits souleva son Bandeau,
Et la prit pour une Immortelle.*

Rien n'est plus agréable que la peinture qu'elle fait, dans ses Idilles des douceurs de la Vie Champêtre : Elle nous fait envier la Condition de ses Bergers, par les charmes qu'elle y répand : Je n'ai rien vû de mieux que la Description qu'elle fait de la Fontaine de *Vauchuse* ; c'est un Modèle : En voici un Morceau.

*Peut-être croiés vous, que toujours insensible,
J'irai décrire dans mes Vers
Entre de hauts Rochers dont l'aspect est terrible,
Des Prés toujours fleuris, des Arbres toujours
verts ,
Une Source orgueilleuse & pure ,
Dont l'Eau sur cent Rochers divers ,
D'une Mouffe verte couverts ,
S'épanche , bouillonne , murmure ,
Des Agneaux bondissans sur la tendre verdure ,
Et de leurs Conducteurs les rustiques Concerts.*

L'Abé G* * n'avoit-il pas raison d'écrire à cette Dame ?

Tout ce que tu dépeins , je le sens, je le vois :

Parles-

*Parles-tu d'un Ruiffeau? Je l'entens qui gazonille.
Peins-tu le triste état des Amans malheureux?
Leur disgrâce me touche & je pleure avec eux.*

Mr. de *Bussi* disoit, en parlant de Madame *Des Houlières*, quelle ne mettoit précisément dans ses Ouvrages qu'autant d'esprit & d'ornemens qu'il en faloit mettre pour plaire. Come personne n'a mieux réüssi à peindre le sentiment, personne aussi n'a mieux réüssi qu'elle dans l'Eglogue, où il en faut beaucoup. Lit-on ses Idilles qui ont pour titre, les *Fleurs*, les *Oiseaux*, les *Moutons*? On est charmé des Images & des sentimens qu'elles expriment: C'est dommage qu'elle n'ait pas renfermé ses talens dans ce genre de Poésie, & que son goût pour le Théâtre l'ait entraîné à faire une assés mauvaise Tragédie. La première fois qu'elle fut jouée, un des Spectateurs lui cria du Parterre, *Revenés à vos Moutons*. Elle y revint en éfet, & fit bien. Ce n'est pas que je n'eusse souhaité qu'elle n'eut pas dit tant de mal de la Raison, qui, presque à son insçu, la servoit si bien; elle lui prête les foibleffes qui sont celles de nôtre propre Cœur.

*Un peu de Vin la trouble, un Enfant la séduit;
Et déchirer un Cœur qui l'apelle à son aide
Est tout l'éfet qu'elle produit.*

J'ai observé que presque toutes les Personnes qui sont nées avec un Cœur sensible, ont pris plaisir de me mettre en opposition la Raison avec leur Penchant pour la Tendresse, & le Penchant triomphoit toujours; peut-être croioient, elles par l'impuissance de la Raison, justifier leur propre foiblesse.

Madame *Des Houlières* eût pour Maître, dans l'Art de faire des Vers, le Poëte *Hennaut*, l'Auteur du Sonnet de l'*Avorton*, qui lui enseigna aussi la Philosophie d'*Epicure*, dans laquelle elle fit de grands progrès, & dont elle a repandu plusieurs traits dans ses Poësies. Cela lui donna la réputation de Femme forte; & elle la méritoit par son éloignement pour les Préjugés & les Erreurs du Vulgaire. Au dessus des Terreurs paniques, elle donna une preuve de sa fermeté & de son courage, dans une occasion qui est rapportée dans le premier Entretien sur la Magie*. Elle montra alors qu'elle étoit trop éclairée pour craindre l'apparition des Esprits & des Spectres.

Elle fit encore un meilleur usage de son Esprit & de ses Lumières, au rapport du Père *Pouget*, qu'elle prit pour son Directeur, sur la fin de sa vie. Elle se tourna tout-à fait du côté de Dieu, & chercha dans la Religion le

vrai

vrai foulagement de ses maux, & une consolation assurée dans les disgrâces de la Fortune, qu'elle éprouva presque toujours contraire. Avec beaucoup de beauté, d'esprit & de talens, elle sentit le poids du besoin; & elle peut grossir la Liste des illustres Malheureux. N'ayant plus rien à espérer du Monde, qui l'abandonnoit, le Ciel lui fournit des ressources, qui ne manquent jamais à ceux qui les cherchent. Il semble que la Conscience ne se réveille que lors que les Passions comencent à dormir. Mais, par un égarement qui étone, le rétablissement de nos forces semble rendre à ce Monde qu'on a quité ses attraits & son éclat. On poursuit encore les mêmes Plaisirs dont on avoit honte; & l'on oublie, dans le sein de la Volupté, le Paradis & l'Enfer, qu'on ne voit plus qu'en perspective. Comment Mad. *Des Houlières* auroit-elle pû cesser d'aimer, elle qui ne pensoit, qui ne raisonoit que par sentiment? Elle dit quelque part,

Quand on a le Cœur tendre, il ne faut pas qu'on aime.

Mais c'est parce qu'on a le Cœur tendre, qu'il est presque impossible de ne pas aimer. Au reste, Mad. *Des Houlières* n'est pas le seul Poète qui réduise ses Maximes en sentiment; *Racine* dit dans la Tragédie de *Bajazet*,

Je

*Je conois peu l'Amour, mais j'ose te répondre
Qu'il n'est pas condamné, puis qu'on veut le
confondre.*

Je ferai ici une petite Digression, & j'espère que l'on me la pardonera d'autant mieux, que ce que je viens de dire l'amène naturellement : On demande d'où vient le plaisir que l'on sent à verser des larmes à la représentation d'une bonne Tragédie ? Les pleurs sont bien opposés à cette joie que tous les Hommes recherchent avec empressement ; ils sont le caractère & l'effet de cette noire tristesse que l'Âme fuit, & qui la tire presque toujours d'une situation comode & agréable. Je ne m'étendrai pas beaucoup sur cette Question, qui demanderoit une Dissertation particulière ; je me contenterai de dire que notre Cœur se plaît à être ému ; il est vivement touché à la vue des Malheureux ; & les pleurs le soulagent. Tout ce qui le sort d'une certaine langueur, qui le plonge dans l'ennui, lui cause une sensation douce & délicieuse. La Tragédie est le Tableau des grandes Passions : L'Amour & l'Ambition y triomphent tour à tour ; & c'est précisément ce qui intéresse le plus les Hommes. Les Sentimens nobles, les Projets élevés, que *Corneille* & *Voltaire* prêtent à *Auguste* & à *César*, deviennent en quelque sorte les nôtres ;

tres; nôtre Ame, fufceptible de tendrefle, eft agitée des mêmes mouvemens que ceux de *Bérénice* pour *Titus*, ou de *Zaire*, pour *Orofmune*. Chacun trouve en foi la Copie de l'Original que l'Acteur à foin de faire paffer des yeux & de l'oreille dans nôtre Cœur. Ce qui augmente encore la fatifaction que procure la Tragédie; c'eft que la Vertu y eft prefque toujours récompensée, & le Vice puni. Or il y a chés tous les Homes des principes d'équité. Il eft d'ailleurs agréable de fe fentir au Port, dans le tems qu'on voit de grands Perfonages expofés a de violentes Tempetes. Cette comparaifon de leur fort au nôtre, fert à nous faire mieux fentir le prix de nôtre fituation.

Mais c'eft affez, *Monsieur*, vous entretenir pour aujourd'hui, fur la Poefie. Quoi que je n'aie fait qu'éfleurer ma Matière, il convient que je renvoie la fuite à une autre fois. Vous etes présentement auprès d'un Prince, qui aime, qui protège les Talens, & qui en fait un des Ornemens de fa Cour; vos momens vous font précieux, & vous devez les employer plus utilement qu'à la lecture de mes longues Epîtres. On peut dire, que les Bienfaits de cè Monarque ont tiré *Phébus* de l'Hôpital, & placé les Mufes fur le Trône. Ses Faveurs vont fixer à *Berlin* les Scien-

Sciences, qui se promenoient tour à tour sur la Terre; car elles se plaisent à séjourner ou elles trouvent du Goût, des Connoissances & des Cœurs assés nobles, assés généreux pour animer & soutenir leurs succès. Vous y contribués, *Monsieur*, par vos Travaux & par votre Esprit. Et come vous n'êtes pas de ces Auteurs qui perdent par la Conversation, l'estime qu'ils ont gagnée par leurs Ecrits, je suis persuadé que vous aurés toujours le bonheur de plaire dans une Cour si spirituelle & si judicieuse. Quel plaisir n'avez vous pas de voir de près un Prince si digne de nos respects & de nôtre admiration!

*Non ce n'est point la Victoire,
Qui seule assure la Gloire
Des Trajans & des Titus.
Un Prince Guerrier, mais juste,
Par son Glaive est moins Auguste,
Qu'il ne l'est par ses Vertus.*

Souvenez-vous, *Monsieur*, que vous avés promis de ne pas m'oublier. Pour ce qui me regarde, le Roi ni l'éloignement ne peuvent rien sur ma Mémoire & sur mon Cœur, & je serai éternellement &c.

GENEVE.



E S S A I

Sur ce Sujet proposé par l'Académie Française, *Les Hommes ne sentent point assez combien il leur seroit avantageux de concourir au bonheur les uns des autres.*

Neque, te ut miretur turba, labores
Contentus paucis lectoribus HORAT.

SI l'ignorance & la foiblesse des Hommes leur permettoient de vivre seuls, s'ils pouvoient trouver dans la Retraite autant de secours, que dans le Commerce du Monde, rien ne les engageroit à s'aider mutuellement, & à concourir réciproquement à leur bonheur; mais il s'en faut bien qu'ils soient dans une telle situation. Dès leur Naissance ils ont besoin des forces d'autrui pour se soutenir, & d'instruction pour se perfectionner: Leur Corps débile chancelle & tombe bientôt, si on ne lui prête de l'appui; leur Ame plongée dans les ténèbres ne sort point de son abattement & de son obscurité, si une heureuse Education ne l'éclaire & ne la fortifie.

Que seroit l'Homme, si dès qu'il a commencé à voir le jour il eut été réduit à vivre dans une entière solitude, ou à n'avoir comer

ce qu'avec les Ours ? Presque aussi sauvage & aussi féroce qu'eux, il ne conoitroit ni quelle est son origine, ni quelle est sa destination. Assiégré par des nécessités toujours renaissantes, il croiroit avoir rempli tous ses devoirs, quand il auroit satisfait à tous ses besoins. Un instinct aveugle, ou une foible lueur de Raison ne serviroit qu'à lui faire mieux sentir sa misère & son indigence, sans lui fournir les moyens d'y remédier. Dans l'Enfance, où il n'a pour gardes que ses pleurs & son innocence, qui seroit sa défense s'il n'étoit aidé & soutenu par la compassion & la tendresse de ses Parens ? Livré à lui-même, s'il pouvoit échapper à la dent des Bêtes féroces, ne seroit-il pas la Victime de la faim, de l'intempérie de l'Air & des Elémens ?

Mais que ce même Home, sortant de l'Enfance & des Forêts, où l'on suppose qu'il est né, entre dans le Commerce de la Société, il s'humanisera & se civilisera peu à peu ; bientôt il ne se bornera plus aux tristes soins de sa propre conservation ; son Esprit s'élevera à quelque chose de plus noble & de plus grand ; il comencera à entrevoir les principes des Sciences & des Arts ; son Ame se développant, pour ainsi dire, lui apprendra qu'il a des Devoirs de plusieurs genres à remplir ;

qu'ayant un Créateur, il lui doit ses hommages, & que sa Bonté & sa Puissance, qui éclatent de toutes parts, exigent son amour & son respect.

Considérant, d'un autre côté, la beauté de la Terre qu'il habite, & les biens quelle lui fournit, il se convaincra toujours davantage, qu'elle ne s'est pas faite d'elle même; ce qui redoublera sa soumission & sa reconnaissance pour l'Être suprême; il prendra plaisir à cultiver cette Terre, & il goûtera la douce satisfaction de voir ses peines récompensées par de nouvelles faveurs. C'est alors qu'il sentira tout le prix des leçons qu'il a reçu de ses semblables, & combien leur secours lui étoit nécessaire. Il ne s'entendra pas à une stérile gratitude, leurs bienfaits exciteront ses efforts, & leurs connaissances son émulation. Pour éviter le reproche d'une noire ingratitude, ou d'une honteuse ignorance, il tâchera de procurer le bonheur de ses semblables, come ils ont concouru au sien. Sa félicité semblera augmenter & augmentera en effet par celle des autres. Sont-ils dans l'abondance, on jouit de leur superflû. Sont-ils plus éclairés que nous, ils nous comuniquent leurs lumières; plus forts & plus vigoureux, ils sont plus en état de nous aider dans nôtre travail & de nous secourir contre nos Ennemis; La profi

périté du Prochain devient, en quelque forte, la nôtre, par notre attachement pour lui, & par les grands avantages que nous en retirons; par nos sentimens de reconnoissance & par un concours de bons offices. Elle augmente elle perpétue nôtre bonheur, en comblant nos Vœux. C'est ainsi que la Mer rend avec usure aux Fleuves le tribut qu'elle en reçoit; & qu'après s'être grossie de leurs ondes, elle leur restitue leurs Eaux par des Vapeurs bienfaisantes.

Qu'il est grand, qu'il est doux, de se dire à soi-même,

Je n'ai point d'Ennemis, j'ai des Rivaux que j'aime;

Je prens part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens,

Les Arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les miens.

Pour pouvoir tenir ce langage, il faut être sans Envie, sans Avarice, sans Ambition. Comment pourrions nous concourir au bonheur des autres si nous sommes jaloux de leur prospérité? Comment contribuerions-nous à leur fortune, ou les soulagerions nous dans leurs besoins, si nous leur refusons le moindre secours, ou si nous avons l'avidité de ravir leurs biens? Comment travaillerions

nous à leur procurer un Etablissement solide, ou les Emplois dont-ils font dignes, si nôtre Ambition veut tout engloutir, & n'élève son Edifice que sur la ruine de celui des autres ?

La diversité de Nation, la différence de sentimens & de Religion, ne doivent pas nous empêcher de faire du bien aux autres Homes, ni mettre une barrière entr'eux & nous. Ils peuvent-être d'une autre couleur que nous, avoir une Langue étrangère, penser différemment, sans cesser d'être nos semblables, & d'avoir droit à nos bons offices. Laissons à l'Intolerant le barbare plaisir de persécuter ceux qui ne pensent ou qui ne s'expriment pas come lui; laissons lui violer l'Humanité & la Justice, pour ramener les Homes à ce qu'il apelle Vérité. Pour nous, plus équitables & moins cruels, gardons nous bien de hair & de maltraiter ceux qui n'ont d'autres défauts que d'avoir des Opinions que nous n'avons pas, & de voir les Ojets autrement que nous.

Après avoir considéré l'Homme dans l'état d'une Solitude absolüe, considérons-le dans celui de Société. Nous l'avons contemplé dans la foiblesse de l'Enfance, exposé à tous les besoins, soit du Corps, soit de l'Esprit, & sollicitant par ses cris innocens la pitié & la

la tendresse de tous les Spectateurs ; nous l'avons vû dans la vigueur & la force de l'âge viril , développer ses talens , ouvrir son Esprit aux conoissances , & se féliciter de pouvoir rendre aux autres les bienfaits qu'il en a reçu ; Commerce d'autant plus doux & plus agréable, que celui qui done le plus , manifeste en même tems par là , & la grandeur de son Ame , & l'étendue de ses lumières : Considérons à présent l'Home dans l'âge de Vieillesse & comme Membre d'une Societé.

L'état de vieillesse est peut-être celui où l'Home a le plus besoin du secours d'autrui : Les Années , en se multipliant , diminuent nos forces & nôtre vigueur ; nôtre Vie s'évanouit avec les graces de la Jeunesse , & les rides du front semblent passer jusqu'à l'Esprit. A cet âge , le Corps, courbé sous le poids du Tems , ne voit plus qu'avec peine ce Soleil qui réjouit toute la Nature ; il ne paroît se survivre à lui même que pour perpétuer ses infirmités ; celui même qui craint le plus de mourir, cesse de souhaiter de vivre.

Dans cet état de langueur rien ne reste à l'Home que la compassion de ses semblables ; sa foiblesse & ses besoins semblent solliciter les mêmes secours qu'il leur a doné , quand ses forces égaloient son humanité & sa bénéficence ; mais s'il n'a eu pour eux que de

la dureté, s'il a été sourd & insensible à leurs maux & à leurs prières ; s'il a regardé d'un œil sec leurs larmes & leurs gémissemens, quels secours quelles consolations a-t'il droit d'en attendre ? Son insensibilité lui a fermé la porte de tous les Cœurs ; il n'y a qu'une Charité compatissante, qui puisse encore lui tendre la main.

Enfin, les Homes réunis en Société, sont par là plus capables de s'aider mutuellement & de concourir au bonheur les uns des autres ; l'un possède ce qui manque à l'autre, ils s'éclairent réciproquement, leurs connoissances se répandent & se comuniquent: Quels avantages ne retirent-ils pas d'un tel comerce ? Les talens, qui demeureroient stériles faute de culture ou d'émulation, sortent de l'obscurité, se perfectionent & se multiplient; les préjugés & les erreurs se dissipent, & font place à la Vérité. Les Homes plus éclairés, sont mieux en état de pratiquer leurs Devoirs. Si les Sciences sont la gloire de l'Home & le lustre de la Société, si elles sont utiles dans toutes les Conditions & bones dans tous les âges, si elles sont, en quelque sorte, la nourriture & la vie de l'Ame, quelle obligation n'a-t-on pas à ceux qui ont l'art de nous en instruire, & le talent de les faire aimer !

Mais

Mais si les Sciences procurent aux Hommes de grands avantages, ils ne fauroient concourir plus efficacement au bonheur les uns des autres, qu'en faisant fleurir parmi eux la Science par excellence, qui est la Religion, Compagne inséparable de l'Ordre & des bones Mœurs. Si la Religion est utile dans tous les Gouvernemens; si elle en est la baze & l'appui le plus solide, elle est encore plus nécessaire dans une République, où les Loix ont moins de force que dans une Monarchie; la terreur des suplices étant un moien dangereux & peu propre à soumettre à la règle, des Esprits nés pour la Liberté; il faut donc les y conduire par l'exemple de leurs Magistrats, par l'influence des bones Mœurs, & par celle de la Religion. On entre ainsi dans les vues des plus sages Législateurs, qui ont constamment regardé la Crainte de Dieu, come le meilleur fondement des Loix, & le moien le plus propre à engager les Hommes à concourir au bonheur les uns des autres. La félicité de tous les Mortels a été nonseulement le bût des Législateurs les plus judicieux; elle est encore le but de Dieu même, qui aiant créé les Hommes pour les rendre heureux, veut qu'ils concourent tous au bonheur les uns des autres.

Mais

Mais les forces , l'industrie , les richesses , de chaque Particulier , sont très bornées , & ne sauroient se répandre fort loin. Mr. de *Pouilli* * , nous apprend , dans l'Eloge qu'il a fait de Mr. *Gaudinot* Lieutenant de Roi à *Reims* , que ce Magistrat fit présent à sa Patrie de *Cinq cent mille Livres*. Cette somme est considérable ; un tel Bienfaiteur peut être comparé à *Pline le Jeune* , qui fit en diverses Villes , des Fondations pour y établir des Hôpitaux & des Ecoles publiques : Mais ces Etablissemens si utiles sont bornés à quelques Lieux , & ne durent pas long-tems : Il n'appartient qu'à un Prince de faire des Fondations générales & permanentes. Ainsi un Roi , qui fait fleurir les Arts & les Sciences ; qui fait de bones Loix , qu'il a soin de faire bien observer ; qui détruit l'Empire de la Chicane , qui dévorait le Bien de ses Sujets , concourt véritablement à leur bonheur : Quelque Victoire qu'il ait remporté sur ses Ennemis , celle qu'il remporte sur l'Ignorance , sur l'Erreur , sur la Chicane , est bien plus glorieuse. Il est sans doute plus beau , plus grand , d'éclairer le Monde , & d'y répandre la félicité ,
que

* Mr. de Pouilli est Auteur de la Théorie des sentimens agréables , & Frere de Mr. de Champeau , ancien Resident à Genève.

que de le conquérir. Qu'il est rare quand on peut tout ce que l'on veut, de ne vouloir que ce que l'on doit !

Le Prince, en rendant ses Sujets heureux, voit leurs regards se tourner vers lui, come vers un Astre bienfaisant, dont les influences produisent la fertilité & l'abondance ; chacun croit voir en lui son Protecteur & son Père : Comb'é de Bénédiction, il jouit de la délicieuse satisfaction d'être l'objet de tous les Vœux, & de trouver autant de Défenseurs qu'il a de Sujets : Ils font le meilleur rempart de son Trône, on ne sauroit l'ébranler qu'on versant tout leur Sang.

La félicité des Sujets se répand jusques sur le Prince, qui est l'objet de leur respect, & de leur tendresse. Il ne craint ni les Divisions intestines, ni les Guerres étrangères. Quel soulèvement a-t'il a redouter d'un Peuple qu'il l'adore, & qui trouve son bonheur dans sa conservation ! Un Gouvernement est inébranlable, quand tous les Cœurs en font le soutien. Quel zèle, quel courage de tels sentimens n'inspirent-ils pas ? On ne peut espérer de faire des Conquêtes que sur une Nation abatue par son mécontentement, par ses disgraces, & par sa misère ; mais des Soldats & des Citoyens animés par
 l'amour

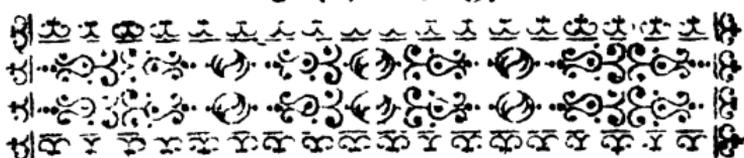
L'Amour qu'ils ont pour leur Prince ou pour leur Patrie, font invincibles.

Pour démontrer cette vérité, il n'est pas nécessaire de remonter aux Grecs & aux Romains, je fais une petite République, qui pourroit en fournir une bonne preuve : On a vu ce zèle pour la Patrie inspirer à ses Citoyens un courage toujours nouveau, dans des périls toujours renaissans ; sacrifiant tout à leur Patrie, parce qu'ils l'aimoient souverainement, & qu'ils n'aimoient qu'elle, ils trouvoient dans sa conservation leur gloire & leur sûreté ; ils ne connoissoient d'autre bonheur que sa prospérité ; ils n'avoient d'autre rempart qu'une intrépidité inébranlable ; on les a vus couverts de sueur & de sang, revenir au Combat, pour secourir leurs Compagnons & repousser l'Ennemi, qui tenoit déjà la Victoire. Leur valeur étant leur unique ressource dans les périls les plus éminens, l'Ennemi ne pouvoit ni la vaincre, ni la tromper ; dans la plus sombre obscurité elle étoit éclairée par l'Amour dominant de la Patrie. Ils ne vouloient d'autres Monumens de leur Victoire, que de laisser à leur Postérité une réputation sans tache, & leur Ville aussi indépendante qu'ils l'avoient reçue de leurs Aïeux. Ils ne disoient point dans le secret de
leur

leur Cœur. Voici la Cité opulente & magnifique, que nous avons ornée & embellie; elle étoit autrefois de Brique, & voici qu'elle est de Marbre! Mais ils disoient, Nous aurons le bonheur de laisser a nos Enfans l'Héritage le plus précieux, l'exemple de notre Modestie & de notre Désintéressement. Nous laisserons a notre Postérité un modele de courage & de fermeté dans les plus grands dangers, de notre soumission aux Loix & au Gouvernement, de notre union sincère, qui fait notre bonheur & qui nous a mérité l'estime des Etrangers & la bénédiction de Dieu.

GENEVE le 19. Juin 1750.





A Mr. P * * *. Conseiller d'Etat à
NEUCHÂTEL.

*Ami, que j'honore & révère
Receves, je vous prie, avec bonté
Ces Vers où se peint ma misère,
Et le reste d'espoir qui ne m'a point quitté.*

*J'ai puise dans votre comerce
De si sages conseils, de si belles leçons,
Que dans le sort qui me traverse,
J'en recueille le fruit en diverses façons.*

*Je sens que mon état empire;
Mais le progrès du mal n'est hélas ! que trop lent:
Plaise au Ciel qu'un cruel Martire,
Ne soit pas quelque jour le desin qui m'attend !*

*Je n'aime pas assés la Vie,
Pour chercher à tout prix d'en prolonger le cours;
Je porterois plutôt envie,
A ceux à qui la Mort epargne d'afreux Jours.*

*Soumis donc à la Providence,
Qui dispense à son gré les biens & les malheurs,
Si j'ose implorer sa clémence,
C'est dans l'unique objet d'éviter les douleurs.*

En

*En vain, un orgueilleux Stoïque
Me crie, La douleur ne fut jamais un mal :
Suivent-moi c'est le mal unique ;
Je parle du phisique, & non pas du moral.*

*De mille Moux que l'on redoute,
La force de l'Esprit peut surmonter le cours ;
Mais dans la Colique ou la Goute
La plus ferme Raison fournit peu de secours.*

*Heureux qui peut quitter la Terre,
Sans trouble, sans angoisse, avec tranquillité,
Dans l'esperance salutaire
Qu'il passe au beau séjour de l'Immortalité !*

*Auprès de cette douce idée,
Disparoissent Honneurs, Richesses & Plaisirs :
Le Monde entier & sa fumée
Ne sont plus des Objets dignes de mes desirs.*

*O ! que ne puis-je, à vôtre exemple,
Sentir regner en moi les plus pures Vertus !
Vôtre Cœur en est un vrai Temple,
Et vos Actes toujours s'en trouvent revêtus.*

*De là cette égalité d'Ame,
Qu'aucun Evénement ne sauroit alterer ;
Sans peine on voit finir sa trame,
Quand on a, come vous, su vivre, agir, penser.*



SUR l'usage moderne du Mot de G O U T.

Beaux Parleurs, qui fourez par tout
 Le bel & bon terme de Goût,
 Je vous en vois faire un usage,
 Que je n'aurois point présumé :
 A ce nouveau tour de langage,
 Un jour serai-je acoutumé !
 Suis-je ataqué d'une Colique,
 La plus forte, la néphrétique ?
 Un Néologue me dira
 Qu'il en sent une peine extrême,
 Et qu'il souffre beaucoup lui même,
 De me trouver dans ce goût là.

NEUCHATEL.





EXCUSE à PHILIS sur ce que l'Auteur
s'étoit enfui en la voiant.

L'*Autre jour à l'ombre d'un Bois ,
Promenant ma Philosophie ,
Cupidon vint en tapinois ,
Me tirer de ma rêverie :
Je fais , dit-il , d'un air sournois ,
Que tu méprises mon Empire ,
Et que ton Cœur ne fait que rire
De mon redoutable Carquois ;
Il faut pourtant qu'un doux Martire ,
Te soumette un jour à mes Loix .
Dans peu tu seras mon Esclave ,
Vainement ferois-tu le brave
Contre mes Traits Victorieux ! . . .*

*Depuis ce moment , en tous lieux
Je fuis jusques à l'aparence
De cet Ennemi dangereux ,
Tant je redoute sa présence !
Or quand vous vintes à mes yeux ,
Ofrir vos Attraits gracieux ,
PHILIS , vous aviez sa figure ;
Voulant soutenir la gageure ,
Et craignant tout pour mon repos ,
Sur le champ je tournai le dos .*

GENEVE.



RONDEAU.

Sur votre Sein, le petit Dieu d'Amour,
 Belle Philis, vient d'établir sa Cour;
 Les Jeux, les Ris, qui font tout son bagage,
 Acompagnés du tendre Badinage,
 Se sont rendus dans ce brillant séjour.
 Craignés, Philis, craignés ce Voisinage;
 Vous le sçavés, l'Amour n'est pas trop sage,
 Il pourroit bien vous jouer quelque tour,
 Sur votre Sein.

Chassés ce Dieu de ce doux Hermitage,
 Que loin de vous transportant son Ménage,
 Il se retire & cela sans retour;
 Ou permettés qu'avec cé Dieu Volage,
 Du Jeu d'Amour je fasse aprentissage,
 Sur votre Sein.



QUATRAIN à CLIMÈNE.

L'Amour sera votre Vainqueur,
 En voici la preuve certaine;
 Puis qu'il est dans vos yeux, Climène,
 Il n'est pas loin de votre Cœur.



L'ECOLE DU POTAGER.

L y a en *Suisse* beaucoup de Curieux de Jardinage. Ce sera les servir selon leur goût, que de leur faire conoitre un Livre nouveau sur cette Matière, qui est fort estimé en *France*. L'Auteur est un Home d'esprit & de goût, qui entend parfaitement sa Matière, mais qui a jugé à propos de demeurer caché derrière le Rideau. On fait seulement qu'il possède dans les environs de *Paris* une assez belle Terre, où il s'est retiré depuis plusieurs années, après avoir fait une bone figure dans le Monde. C'est-ce que l'on conjecture sur certains indices qui lui ont échapé dans son Livre. On avoit déjà de lui depuis quelques tems, un *Traité de la Culture des Pecher*, qui a été fort goûté, & pour la Matière même & pour le Stile.

L'Ecole du Potager, qu'il nous donne à présent, ocupe deux Volumes, où il s'agit uniquement de Légumes & de Plantes potagères. Dans ce dernier Ouvrage l'Auteur s'est principalement proposé l'utilité de ses Lecteurs. Cependant il n'a pas négligé de

leur procurer aussi de l'agrément. Il fait sentir dans le I. Chapitre qu'il a eu cette double vue. Ce qu'il dit là dessus est si bien tourné, que je ne saurois rien faire de mieux que d'en transcrire quelques endroits.

Il fait d'abord comprendre l'avantage qu'il y a à posséder en propre un Jardin Potager. On y trouve de quoi flater les Sens & sustenter la Nature. C'est une espèce de Magasin où l'on a recours tous les jours pour les besoins de la vie. Mieux il est assorti, & plus le plaisir & le profit sont grands.

Le *Spectacle de la Nature* avoit déjà touché cet Article avec beaucoup de délicatesse. Le Potager, avoit il dit, a audessus du Parterre deux qualités fort estimables; une grande simplicité & une grande utilité. La simplicité est le vrai assaisonnement du beau; l'utilité, de l'aveu de tout le monde, est le comble de la perfection. Le Potager ne borne pas son mérite aux Fleurs du Printems, ni aux Fruits de l'Automne; c'est d'un bout de l'Année à l'autre qu'il enrichit son Maître, par des présents toujours nouveaux. Tout ce que la Terre produit de plus salutaire dans ses différentes parties, le Potager le rassemble sous la Main de l'Home. Il devient son grand Magasin de nourritures, de remèdes & d'a-

muse-

mufemens. Il ne peut qu'être agréablement flaté d'entrer dans un endroit qui lui offre de tous côtés des Présens & semble travailler à remplir tous ses besoins*.

Dans l'*Ecole du Potager* montée à l'unisson, après avoir fait remarquer de même l'économie qu'il y a à prendre chez soi tout ce qui sert journallement à la vie, la peine & l'incomodité qu'il y auroit d'aller le chercher ailleurs, on fait encore sentir la différence de ce qui est pris dans nôtre propre fond, ou de ce qui est acheté. Quelle différence de faveur n'ont pas des Légumes & des Herbages fraîchement coupés, comparés à d'autres souvent mal propres & fanés ! Quelle différence encore de manger un Fruit cueilli sous ses yeux, & mûri à son point, comparé à un autre cueilli souvent mal à propos, & meurtri par des mains mal adroites !

On condamne ensuite ceux qui préfèrent le voluptueux à l'utile, qui négligent de se donner la comodité d'un Potager, & cela par des airs de grandeur mal entendus. Il y a des gens, qui croiroient leur Terre deshonorée, si elle étoit employée à produire des Légumes rustiques.

Ce faux goût inspire aussi à ceux qui l'ont, une idée méprisante des Occupations champêtres.

pêtres. Ils regardent la Culture des Plantes en général, come une occupation basse, qui ne peut atacher & fixer que de petits Génies sans talens, ou des Gens asservis par leur mauvaise fortune a tirer des secours forcés de leur Terre. C'est ainsi qu'ils avilissent dans leur Esprit, l'Art le plus noble, le plus utile & le plus ancien qu'il y ait.

La Corruption du goût n'est cependant pas si générale qu'il ne se trouve encore des Homes sages, qui possédant une Pièce de terre plus ou moins considérable, en conoissent le prix, la cultivent sans autre ambition. Ils se souviennent que l'Agriculture est nôtre première destination. Ils se rapellent cet état primitif. Les Campagnes voisines des Villes sont remplies de Gens, qui fatigués & rebutés des embarras de la vie, s'y sont formé une retraite, & ne s'occupent plus que des amusemens innocens que la Nature leur présente. Pour ceux qui tiennent encore à la Societé par leurs Emplois, ou par leurs Occupations, dès qu'ils peuvent s'en afranchir, & respirer quelques momens en liberté, une pente secrete les ramène au Jardinage. Le Marchand, l'Home d'épée & le Magistrat soupirent après la Vie Champêtre. Les plus grands Héros, en reviennent là, après avoir fait bien du bruit dans le Monde.

L'Auteur cite là dessus l'exemple du grand CONDE'. Un Prince de nos jours, *dit-il*, se faisoit un véritable plaisir du Jardinage, & il s'en ocupoit le plus qu'il pouvoit, dans les intervalles que ses grands Emplois lui laissoient; il exécutoit même par ses mains les choses qui étoient à sa portée. Comme il s'amusoit un jour à marcoter des Oeillets, un Seigneur survint, qui regardant trop légèrement cette occupation au dessous du Héros, laissa échaper quelques paroles peu mesurées, qui furent raportées; le Prince les méprisa; & elles donèrent occasion à Mademoiselle de *Scuderi* de faire ce Quatrain également digne de son Esprit & de son bon jugement.

*En voiant ces Oeillets, qu'un illustre Guerrier,
Cultiva d'une main qui gaignoit des Batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissoit des Murailles,
Et ne t'étonne pas que Mars soit Jardinier.*

Notre Auteur nous présente le Jardinage par divers côtés, pour nous faire sentir les plaisirs qu'il peut nous procurer. Il n'a pas oublié d'insister sur leur variété. Il prend l'Home par son inconstance même. Quoi de plus flateur, *dit-il*, que de gouverner en Souverain cette petite République de Plantes, & de la voir prospérer par le bon ordre qu'on

y établit. Tout plie au gré du Maître dans ce paisible Empire, & tout semble y être disposé pour s'acomoder à son naturel inconstant. La variété des sujets, la diversité & la multiplication des opérations journalières, les changemens de décoration, que les Saisons présentent, tout concourt à le soutenir contre sa légèreté, chaque jour, chaque instant lui offre quelque chose de nouveau qui ranime son plaisir.

Mais à considérer l'Homme, non par sa légèreté & son goût pour le changement, en lui supposant au contraire la Raison la plus épurée, le séjour de la Campagne doit lui convenir encore mieux. Il a occasion d'y exercer ses plus nobles facultés. Combien de sujets de réflexion n'excitent pas en lui ces Miracles continuels de la Nature, qui se présentent continuellement à ses yeux. Tout lui démontre une Providence qui règle le mouvement de tous les Etres. Tout y est marqué au coin d'une Sagesse & d'une Puissance sans bornes.

Après nous avoir ainsi épuré le goût, après nous avoir excité à aimer ces Occupations champêtres, l'Auteur se met en devoir d'instruire ceux qui se trouvent dans une position à pouvoir se donner à cette Culture. Il n'est pas tout à fait, content des Ecrivains
qui

qui ont traité cette Matière, avant lui, dans notre Langue.

Il n'oublie pas de rendre justice au célèbre *La Quintinie*. On n'avoit rien de bon avant lui, sur la Culture des Jardins. *Mais enfin*, dit-il, *cet habile Jardinier est heureusement arrive, qui a comencé à ressusciter cet Art enseveli. Le grand Prince qu'il servoit, Amateur des Arts, lui dona le champ libre, pour exercer ses talens, & l'anima par des récompenses...* Il parut sur la Scène, dans un tems où la superstition tenoit lieu de Science. La Lune & les Planètes étoient la Bouffole de tous les Jardiniers; chaque jour de la Semaine étoit marqué pour certaine Opération, mille autres Chimères & Calculs misériereux préoccupoient leur crédulité. Que n'eût-il pas à soutenir pour déraciner ces Erreurs de tous les Esprits qui en étoient infestés, & dont il ne reste encore que trop de vestiges! Cependant il leur déclara ouvertement la Guerre, & il les combatit également par le raisonnement & l'expérience. Il dona ensuite des principes & des règles sûres pour toutes les Opérations des Fruitiers & des Potagers; & c'est là qu'on reconoit sa grande capacité.

Le nouvel Auteur, après avoir rendu justice à *la Quintinie* sur tous ces points essentiels, ne dissimule pas les défauts qu'il a remarqués dans son Ouvrage. Il n'avoit pas le talent,

dit.

dit-il, de rendre ses idées assez intelligibles; son Stile diffus & embarrassé de digressions, de comparaisons & de figures, fait perdre l'objet de vie à chaque instant. On ne trouve ce qu'il cherche, qu'avec peine, & quelquefois même après beaucoup de recherches, son Esprit est plus embrouillé que décidé. D'ailleurs il affecte trop d'érudition dans une Matière qui n'en demande point, & il fait entrer trop d'art dans beaucoup d'opérations qu'on peut simplifier. Il laisse en même tems beaucoup de choses à dire sur la partie des Potagers qu'il ne possédoit pas autant que celle des Fruitiers. Il y auroit pourtant de l'injustice à ne pas excuser ces défauts, parce que la Mort l'empêcha de mettre la dernière main à son Ouvrage. Quand même il l'auroit fini, on peut dire qu'il seroit encore imparfait par raport aux connoissances nouvelles qu'on a acquises depuis lui, sur tout à l'égard des Plantes Potagères. La Nature nous a aussi fait de nouveaux présens en Fruits qui méritent bien d'être produits au grand jour. Par toutes ces considérations, un Traité nouveau sur cette matière est devenu nécessaire, sans préjudicier aux beautés du sien.

On voit dans le II. Tome du Spectacle de la Nature, une description assez étendue du Jardin Potager. Cet ingénieux Auteur éclaire & amuse l'Esprit tout à la fois. Tout Curieux

rieux doit avoir en main cet Ouvrage ; mais il n'est pas fait proprement pour former un Jardinier.

Quelques autres Traités de Jardinage passent encore en revue dans ce Discours Préliminaire ; mais dont on ne paroît pas fort content. La plupart sont peu instruits ou si superficiels , qu'on n'y trouve aucun principe de l'Art , & seulement quelques pratiques conues de tout le monde. Ces imperfections demandoient quelque chose de plus exact & de plus aprofondi.

Le plan nouveau qu'on a suivi, donera à tout le monde la facilité d'opérer , ou faire opérer sous ses yeux avec succès. On verra sur chaque Plante potagère ses différentes espèces , le tems & la manière de la semer ou de la planter , la terre qui lui est propre , la saison d'en faire usage , ses différentes propriétés pour l'usage de la Vie , & enfin les secours qu'on peut en tirer dans la Médecine.

L'Anonime entre en matière par l'Article des Couches pour hâter les productions du Jardin , & pour forcer la Nature à nous donner des Plantes & des Fruits long-tems avant leur Saison. Il nous donne des instructions là dessus dans le plus grand détail. Il faut avouer que c'est une Invention fort ingénieuse , que de savoir employer la chaleur du

du Fumier en Hiver , pour suppléer à celle du Soleil qui nous manque. Les Couches sont sur tout fort utiles pour faire réussir dans nôtre Climat , des Plantes originaires des Pais chauds. Les Melons, par exemple. Pour les Plantes Exotique , come l'*Ananas* , & quelques autres , les Jardiniers Anglois les font heureusement croître dans leur Pais par le moïen des Couches de Tan , qui a la propriété de conserver beaucoup plus long-tems sa Chaleur que le Fumier de Cheval ou de Mulet. Nôtre Auteur a imaginé de faire quelquefois des Couches mêlées de Tan & de Fumier , & il s'en est bien trouvé.

Il ne laisse rien en arrière sur cette Matière. Mais après nous avoir suffisamment dirigés il finit ce Chapitre des Couches par une Conclusion fort sage. Après tout, *dit-il*, c'est là une Curiosité qui demande bien des soins & de la dépense. On voit quelquefois périr dans une Nuit le fruit de beaucoup de travail & de fraix. Elle n'est bien dans sa place que dans le Voisinage d'une grande Ville , come *Paris*. Je me garderai bien , *ajoute-t-il*, de préconiser & d'inspirer le goût de toutes sortes de Primeurs. Il y en a qui n'appartiennent qu'à de grands Seigneurs , & qui n'ont de plus sûr mérites que celui de la rareté & de la nouveauté. On peut avoir des *Artichaux* , des

A-

Asperges, des *Choux-fleurs* sur couche au plus fort de l'Hiver, ou au commencement du Printems ; mais ce sont des productions fort chères, qu'il est bien permis aux Gens opulens de se procurer ; & que le plus grand nombre ne doit pas leur envier. On perd d'une part de n'en pas jouir, & de l'autre, il est de l'Homme raisonnable de se contenter de ce que son état lui permet.

Dans le Chapitre des *Asperges*, il revient à ces principes de sagesse & de modération. Tout le monde fait aujourd'hui qu'en les réchauffant avec du fumier, on peut en manger presque tout l'Hiver. Nôtre habile Jardinier nous donne la méthode la plus sûre pour y réussir, & la conclut come le Chapitre des Couches.

Je ne puis m'empêcher en finissant cet article, dit-il, de remarquer que si cette production forcée donne quelque plaisir, il est bien païé par les fraix, & les soins qu'elle coûte. Quand je considère qu'il faut la préparer plusieurs années à l'avance, qu'il faut en combiner la distribution d'année en année, & de mois en mois, pour en être régulièrement pourvu, quand je suppose les fraix des fumiers, cloches, paillaçons, le tems des Ouvriers &c. & que je porte ce fruit à la bouche, qu'il me faudroit deviner le plus souvent, si les yeux ne le faisoient pas conoitre,

mon

mon ardeur pour ce légume est toute valentie. Il est rare que ces *Asperges précoces* aient jamais la moitié seulement de leur saveur naturelle. La *Quintinie*, qui en a relevé le mérite jusqu'à dire en termes précis, qu'elles sont beaucoup meilleures que celles qui viennent naturellement, s'est trouvé à peu près, le seul de son sentiment. La rareté est ce qui leur donne plus de relief. On a occasion de se rappeler là dessus ce Passage d'*Ovide*.

Nititur in vetitam semper, cupimusque negata.

Cependant come il est du bien de l'Etat, que les Riches fassent mouvoir l'industrie de l'Ouvrier, il faut y applaudir en bon Citoyen, car les folies utiles sont des traits de sagesse.

Ce qui doit rendre recommandable ce Nouveau Traité c'est que l'Auteur s'y propose principalement l'œconomie & l'utilité. Il y a fait entrer les Plantes les plus rustiques, celles même que quelques autres Livres de ce genre semblent avoir pris à honte. C'est ce que l'on peut remarquer dans le dernier Chapitre, où il traite des *Pommes de terre*, espèce de *Trufe* grossière. Il en relève l'utilité, non-seulement pour le Peuple mais même pour les Persones aisées. En *Angleterre*, où elles sont conues sous le nom de *Patates*, elles paroissent sur les meilleures Tables.

Ce

Ce goût raisonnable de l'Anonime pour les Plantes les plus communes, quand elles sont utiles, se manifeste encore sur le *Maïs* ou *Ble de Turquie*. Il voudroit le tirer de la pleine Campagne, & en avoir au moins quelques piez dans le Potager. Il est vrai que pour lui doner ce droit, il nous apprend que l'on a trouvé de puis peu à *Paris* le secret de faire de ses Grapes presque naissantes, une friture qui va de puis avec celle des *Artichaux*. C'est ce qu'on pourra voir dans le Livre même. Je ne saurois m'y arrêter de peur d'allonger trop cet Extrait, & de lui faire trop sentir la Cuisine.

Nôtre Auteur nous promet de continuer à travailler sur les Fruits. Ce que l'on a vû de lui sur la Culture des *Pêcheurs*, doit nous doner de l'impatience à voir paroître un *Traité des Poiriers*, qu'il nous promet qui verra bien-tôt le jour.





A V A N T U R E T R A G I Q U E.

UN Gentilhomme Anglois allant voir le Mois passé, un de ses Amis, dans les environs de *Coventry*, Ville considérable dans le Comté de *Warwick*, n'en étoit plus qu'à quelques milles, lors qu'il passoit par un Bois, qui étoit sur sa route, il y fût arrêté par un Événement des plus tristes. Un grand & vigoureux Dogue, qui l'accompagnoit dans tous ses Voiages, l'avoit suivi dans celui-ci. Cet Animal s'étant écarté du grand Chemin, son Maître, qui s'en aperçût, se mit à l'appeler inutilement. La peur qu'il eût de perdre son Chien, dont il avoit plusieurs fois éprouvé la bonté & la fidélité, le fit retourner sur ses pas, pour savoir ce qu'il étoit devenu, & il continuoit à l'appeler. Après avoir fait près d'un demi mille, l'Animal entend enfin la Voix de son Maître; mais il ne lui répond que par des hurlemens lugubres. A ces cris le Gentilhomme redouble les siens; mais le Dogue, au lieu de le venir rejoindre redouble de son côté ses hurlemens.

Son

Son Maître ne doute point alors qu'il n'y ait là quelque chose d'extraordinaire. Pour s'en éclaircir, il quitte le grand Chemin, s'enfoncé dans le Bois, avançant du côté qu'il entend son Chien. Il arrive, & trouve cet Animal flairant le Visage d'une Fille, qui venoit d'être égorgée. Le Sang qui couloit encore de ses Bleisures le lui fit juger ainsi. Touché de compassion, à ce triste Spectacle, il s'approche, pour voir s'il lui restoit encore quelque souffle de vie & s'il n'y avoit pas moyen de la secourir; mais il la trouva morte, aiant été poignardée de plusieurs coups de Couteau, qu'on lui avoit donné dans le sein. Come il n'y avoit plus d'espérance ni de remède, après avoir plaint le tragique sort de cette Infortunée, dont il se promit bien de faire arrêter l'Assassin, s'il pouvoit le découvrir, il reprit le grand Chemin, rapella son Chien, qui, come s'il avoit lû dans la pensée de son Maître, le suivit à l'ordinaire; mais ce ne fût pas pour long-tems.

A peine avoient-ils fait ensemble quelques cents pas, que l'Animal quitte encore le grand Chemin & rentre dans le Bois. Le Gentilhomme, qui croioit que son Chien le suivoit, fût arrêté tout à coup par les cris perçans d'un Home, qu'il sembloit que quelque Bête féroce voulût dévorer. Il se retourne aussi-tôt,

pour voir si son Chien le suivoit ; & il ne l'aperçoit point. Il l'appelle ; mais, enfoncé dans le Bois il ne lui répond qu'en grondant d'une manière étonnante, come font ces Animaux lors qu'ils sont en fureur & qu'ils tiennent une proie, qu'ils ont peur qui ne leur échape. Le Gentilhomme court au bruit qu'il entend, & trouve son Dogue aux prises avec un Homme assés bien mis, qu'il étoit sur le point d'étrangler. Il ne s'étoit préservé de ce malheur, qu'en garantissant son cou avec ses mains & ses bras, que l'Animal furieux déchiroit à belles dents pour lui pouvoir sauter ensuite à la gorge. Le sang, qui en découloit de tout côtez, avoit mis ce Malheureux dans un état, qui fit d'abord compassion au Centilhomme. Il rapelle son Chien, qui par les mouvemens de sa queue, lui témoigne qu'il l'entend fort bien ; mais il n'en continue pas moins à déchirer ce Misérable. Enfin à force de le caresser, il vient à bout de lui faire lâcher prise.

Le Gentilhomme conoissoit trop la bonté de son Chien, pour ne pas reconoitre, qu'il y avoit, dans cette seconde Avanture, quelque chose de plus extraordinaire encore que dans la première. Il soupçonna ce que ce pouvoit être, mais il ne fit point conoitre ses soupçons au Malheureux à qui il venoit de sauver
sa

la Vie. Il le console, au contraire, du malheur qui venoit de lui arriver, lui en fait ses excuses, lui bande ses plaies le mieux qu'il peut pour en arreter le sang, lui offre de le faire panser à ses dépens, puis que c'étoit son Chien, qui l'avoit mis dans cet état, & l'engage à aller avec lui jusqu'au prochain Village. Il l'assûre, qu'il ne lui arrivera aucun accident tant qu'il sera en sa compagnie, au lieu que son Chien lui ôteroit inmanquablement la Vie, s'il s'écartoit un moment de lui. Ce qu'il venoit d'éprouver de la part de cet Animal furieux, le détermine à suivre le Gentilhomme. Ils se rendent ensemble au Village, sans que le Dogue fit pendant le chemin aucune insulte à sa proie: L'Animal se contenta de ne la point perdre de vue, en suivant son Maître.

Arrivez dans l'Hôtellerie, le Gentilhomme s'informe s'il y avoit un Chirurgien dans le Village, & aprenant qu'il n'y en avoit point, sous prétexte d'en aller chercher un à quelques milles de là, il monte à cheval, & laisse à son Chien la garde du Blessé, auquel il fait entendre qu'il va lui même lui chercher promptement du secours, & qu'en attendant il n'a qu'à se tranquiliser. Il revient en éfet quelques heures après, non avec un Chirurgien, mais avec un *Conétable*, ou *Officier*

de Justice , accompagné d'une Troupe d'Archers. Le Blessé & le Conétable, en se voyant, sont aussi consternés l'un que l'autre : *Vous moquez vous de moi Monsieur*, dit le dernier au Gentilhomme , *de vouloir que j'arrete cet Home come un Criminel ? Je le conois pour un bonête Home ; c'est un de mes Voisins & même de mes Amis. Quand ce seroit votre Frère & même votre Père*, lui répond le Gentilhomme , *je vous le dénomme come un Criminel & come l'Auteur d'un Meurtre , qui vient d'être comis dans un Bois , par lequel je viens de passer ; & je vous fais pendre vous même , come Complice de son Crime , si vous refusez plus long-tems de faire votre devoir.* On peut se figurer quelle étoit la situation du Blessé en entendant ce Discours. Flotant entre la crainte & l'espérance , il se voyoit entre la Vie & la mort , incertain qui l'emporteroit du Conétable ou du Gentilhomme. Le premier persistoit dans ses refus ; & le second s'obstinoit à demander qu'on arrêtat cet Home come criminel. Une troisième Avanture termina enfin le débat.

En arrivant dans l'Hôtellerie , le Blessé , que la fraieur du péril qu'il venoit d'échaper , ses blessures , & la fatigue du chemin avoient considérablement alteré , fût saisi d'une Fièvre , qui le fit mettre au lit. Pendant la contestation ; le Gentilhomme s'aperçût que son

Chien

Chien ne cessoit point de flairer la Poche de l'Habit du Malade, qui étoit posé sur une Chaise. A cette vüe, nouveaux soupçons dans l'Esprit du Gentilhomme, qui, pour les éclaircir, fouille dans cette Poche, d'où il tire un Mouchoir & un Couteau tout ensanglantés. Il les présente au Conétable, qui aiant examiné le Mouchoir, reconut par la marque à qui il étoit. *O Ciel! s'écria-t'il dans le transport de la plus vive douleur, C'est le Mouchoir de ma Fille! Aurois-tu été assez scélerat, pour l'assassiner? Je t'ai dit hier, qu'elle devoit aller porter Cinquante Guin.es à un de mes Créanciers, & je t'ai même prié de l'accompagner dans ce Voïage. . . .* Votre Fille, interrompit le Gentilhomme! *De quel âge à peu pres, de quelle taille, de quelle figure étoit-elle, & comment étoit-elle mise?* Le Conétable, aiant répondu à toutes ces questions, *N'en doutez point, continua le Dénonciateur, c'est la Personne même que je viens de trouver égorgée dans le Bois, & voilà son Meurtrier. Voulez-vous vous en assurer encore mieux? Faites le fouiller, je vous suis caution, que vous trouverez sur lui vos Cinquante Guinées.*

Autant que le Conétable avoit été froid à la première réquisition du Gentilhomme, autant fût-il actif dès qu'il lui eût donné ce fatal & terrible éclaircissement. Il fait fouiller le

Blessé, sur lequel on trouve les mêmes Espèces qui avoient été données la veille à la Fille, & que ce Scélérat lui avoit volées, après l'avoir égorgée. Ce Malheureux est aussitôt saisi & chargé de chaînes. Le désolé Conétable, pour achever de le convaincre & s'affûrer lui même de son malheur, se transporte, avec le Gentilhomme & une partie des Archers, dans l'endroit du Bois où étoit sa Fille. Ils arrivent. . . Quel Spectacle pour un Père ! Il la trouve sans vie, noyée dans son sang & le sein percé de sept à huit coups de Couteau. Son Cadavre est porté à l'Hôtellerie, & confronté avec le Meurtier, qui avoue son Crime. Il fait plus ; il admire la Justice Divine, qui a permis qu'il n'en portât pas loin la peine, en le faisant découvrir & arreter par ce Chien furieux, qui ne lui avoit vraisemblablement laissé la Vie, que pour que son Supplice serve d'exemple & d'instruction aux autres. C'est à quoi ce Misérable doit s'attendre dans peu, ayant été conduit dans les Prisons de *Londres*, pour être exécuté avec dix-huit ou vingt autres Criminels, qui y sont actuellement détenus. C'est ainsi que la Justice Divine ne laisse point les Crimes impunis, & qu'elle met en évidence ceux qui sont les plus cachés, par des moyens extraordinaires, & lors que les Criminels s'y attendent le moins.



*EXTRAIT d'une Lettre sur l'Etablissement
ou la Tolerance d'une nouvelle Maison de
plaisir à Paris.*

Quoique *Paris* eût besoin d'être purgé , de quantité de Vagabons, Libertins, & Gens sans aveu, qui ont été transportés avec les Femmes & Filles de joie, dans les Colonies d'*Amérique*, une trop grande exactitude à cet égard a occasioné des suites auxquelles la Police ne s'atendoit pas.

Le Pape **PIE V**, élevé dans l'austérité du Cloître, & privé par conséquent de la connoissance du train du Monde, connoissance néanmoins si nécessaire aux Persones préposées pour gouverner, voulut demême, lors qu'il se vit élevé sur le Trône Pontifical, chasser toutes les Courtisanes de *Rome*. Qu'en arriva-t'il ? Un Libertinage mille fois plus criminel & plus abominable, obligea ce Pape à révoquer son Ordonnance.

Paris s'est trouvé dans le même cas ; & comme on ne pouvoit pas rapeller de misérables Créatures transportées au de là des Mers, on s'est vû obligé d'en faire venir promptement d'autres de la même espèce, pour arrê-

ter un Crime abominable aux yeux de Dieu & des Homes, & qu'on n'ose pas même nommer. On a plus fait encore. A l'exemple des Papes & des Gouverneurs de Rome, on a pris des arrangemens & des précautions, pour prévenir tous les malheurs dont la fréquentation de ces Victimes de la Lubricité est ordinairement suivie. La Police, qui, jusques à ce jour, avoit sévi contre elles, les a prises sous sa protection, leur a donné une Directrice générale, leur a dressé des Règlemens auxquels elles doivent se conformer sous des peines rigoureuses, & enfin leur a assigné un Quartier dans lequel elles pourront seules exercer leur infame profession, sans qu'il soit permis à qui que ce soit de les troubler.

Un pareil Etablissement ne pouvoit manquer d'exciter la Verve satirique des Poëtes Parisiens. L'un d'entr'eux nommé Mr. Jean Roi, ci-devant Conseiller au Châtelet, aujourd'hui Chevalier de l'Ordre de St. Miché, & fort connu par plusieurs Opera, Comédies & autres Poesies, a crût devoir célébrer cet Evénement singulier, par cette Chançon, sur un Air de l'Opéra d'Isis.

*Le Couvent le plus doux de Paris
Est celui de Madame Paris*.*

* C'est le Nom de la Directrice générale du nouvel Etablissement.

*On y voit fourmiller des Novices ,
Faisant la Règle avec docilité ;
Au Prochain rendant plus de services ,
Que les trois cents Sœurs de la Charité*.*

*On n'a pas besoin qu'un Sermonneur
S'égoïfle à prêcher la ferveur ,
Jour & nuit on y vaque à l'Office ,
Dont le produit est fort bien ménagé.
Cette Abaïe est le seul Bénéfice
Qui soit exempt des Taxes du Clergé**.*

*Toute Abesse est un fâcheux Tiran ,
Mais la Paris est bone Maman ;
Son Troupeau lui trouve l'air facile ,
Dont une part demeure en Fonction ,
L'autre va répandre dans la Ville
La bone odeur de l'Education.*

*L'Etranger , come le Citoyen ,
Le Seigneur , & l'obscur Plébeïen ,
Sont admis chez ces Hospitalières.
Dans le Chapitre aucune fonction ,
Et les Sœurs , ainsi que les Fourrières
Laissent en paix la Constitution***.*

Malgré

* Espèce de Religieuses établies dans le Siècle dernier, par le Bienheureux Vincteur de Paule, pour le service des Malades & des Pauvres.

** Tous les Bénéfices de France sont sujets à une Taxe qui leur est imposée par le Clergé, & dont les Deniers sont employés au paiement du Don gratuit, qu'il fait sous les Ans au Roi, & aux autres besoins de l'Eglise Gallicane.

*** La Bulle Unigenitus.

Malgré cette Apologie ironique, les Dévots, & le Clergé se sont extrêmement récriés contre ce nouvel Etablissement, & ils ont engagé Mr. l'Archevêque à en porter des plaintes en Cour, qui l'a renvoyé au Magistrat de Police. Le Prélat l'étant venu trouver, & lui ayant représenté l'horrible scandale qu'un tel Etablissement donoit à la Religion, Mr. *Beruyer*, Lieutenant de Police lui répondit que s'étoit une chose absolument nécessaire. Il se servit pour le prouver, des mêmes raisons que le sacré Collège des Cardinaux alléga autrefois au Pape *Pie V.* dans le cas tout semblable que l'on a cité. *Au reste*, Monseigneur, ajouta M. *Beruyer*, *le bon ordre qu'on tiendra dans cet Etablissement charmera tous les honêtes Gens. Il n'y aura rien de si beau; Vous en serés content*

Cette nouvelle Communauté a déjà occasionné à un Vénérable Père Capucin, très bon Religieux, une Scène visible, mais en même tems mortifiante pour lui. Un jour d'une Pluie déplorable, la Dame *Paris* vit, en passant, un pauvre Moine tout trempé, & qui avoit bien de la peine de se tirer de la boue & des eaux, dont la Rue étoit remplie. Elle fit aussi-tôt arrêter son Carosse & pressant le Révérend Père d'y entrer, que celui-ci, croyant profiter de la bonté de quelque

riche

riche D evote, se laissa enfin persuader. Elle lui céda la place d'honneur, come il convenoit a sa qualité de Reverend, & le pla a à côté d'une charmante Demoiselle, qu'elle menoit en visite chez un riche Financier. En Chemin faisant, elle le pria de lui dire en quel endroit il vouloit aller. *A l'Hôtel de Luines*, lui répondit le Père, *& puis que vous avés eu la Charité de m'acueillir, je vous prie de vouloir bien m'y mener.* La Dame fit aussitôt tourner son Carosse de ce côté là; & come ces sortes de Femmes ne manquent jamais de malice, elle eut soin de faire prendre à son Cocher le Chemin le plus long, qui conduit à cet Hôtel. Il étoit bien difficile, pour ne pas dire impossible, qu'une Personne aussi répandue & aussi connue du Public que cette Dame, ne rencontrat pas beaucoup de Gens de sa conoissance. La chose arriva en  fet, come elle l'avoit prévu: Tous ceux qui la virent passer dans son Carosse s'arret erent, & dans le prémier mouvement de leur surprise, s'écrièrent tout haut: *Un Capucin en Carosse avec la Paris! H e bon Dieu! Il n'y a donc plus de Vertu ni de R eligion dans le monde!* Au milieu de toutes ces Exclamations, auxquelles le bon R eligieux ne comprenoit rien, on arrive enfin à l'Hôtel de *Luines*, où l'on descend sa R eference, qui fait mille remerciemens

ciemens à sa Conductrice. Pour l'engager à une plus grande reconnoissance, elle eût encore la malice de lui donner l'adresse de sa Maison, en l'assurant, avec un espcce d'air dévot, qu'elle seroit charmée de le voir chez elle.

Le Vénérable Père Capucin entre chez Mr. le Duc de *Luines*, où il loüe infiniment la pieuse Dame qui avoit eu la Charité de lui donner une Place dans son Carosse. Sur le Portrait qu'il fit de sa Bienfaitrice, de son Equipage, & plus encore sur l'Adresse qu'il venoit de recevoir, le Duc assura le Révérend Père, qu'il avoit eü la Compagnie de l'Abesse du nouveau Couvent. Le pauvre Moine, qui jusques là avoit été dans la bonne foi, fût si déconcerté à cette nouvelle, qu'il n'osa rester plus long-tems dans la Compagnie. Il s'en retourna tout honteux dans son Couvent, en protestant qu'on ne le reverroit jamais en Carosse, fût-ce même avec la plus honête Femme du Monde.

Come la Dame *Paris* & l'établissement de sa Communauté ont occasioné nombre de Satires & de Chançons, elle s'est crüe obligée d'y répondre, c'est ce qu'elle a fait par les Couplets suivans :

*Quoi ! Croiés - vous donc m'étonner
Par quelque Vaudeville ?*

*Je vous permets de chançonner
 La Paris par la Ville;
 A Rome on chensonoit Caton,
 La faridondaine la faridondon;
 On peut bien me traiter ainsi, beribi,
 A la façon de Barbari mon Ami.*

*Mon Art a fleuri de tout tems;
 Cet Art, le plus antique,
 Je le fais bien, & je prétens,
 Rire de la Critique
 Hé! Que fait on dans ma Maison,
 La faridondaine la faridondon
 Qu'on ne fasse dans tout Paris, beribi,
 A la façon de Barbari mon Ami?*

*La très respectable Laïs,
 Nôtre auguste Maitresse,
 Reçoit Gens de tous Pais,
 Jusqu'aux Sages de Grèce.
 On y vit Socrate & Platon,
 La faridondaine la faridondon;
 Et Demosthène y vint aussi, beribi,
 A la façon de Barbari mon-Ami.*

*Une autre sût par les profits
 De cet Art peu timide,
 Faire élever, près de Memphis,
 Plus d'une Piramide,
 Et s'aquerir plus de renom,
 La faridondaine la faridondon;*

*Que n'en aura Semiramis, beribi,
A la façon de Barbari mon Ami.*

*Je veux de même éterniser
Ma glorieuse Hijoire,
Et come elle immortaliser
Mon nom & ma mémoire;
Je ferai bâtir, que sait-on?
La faridondaine la faridondon,
Un Hotel de Ville à Paris, beribi
A la façon de Barbari mon Ami.*

Il est certain que la Dame *Paris* a la répartie prompte & ne se laisse pas facilement déconcerter. Elle en a donné une preuve au Curé de sa Paroisse. Etant allée à la Grand-Messe, le jour de la Fête du Saint, elle mit à l'Ofrande un double Louis. Mr. le Curé lui fit de grands remerciemens, & la pria de lui dire le nom de la Personne à laquelle il étoit redevable de cette générosité. Elle se nomma. Le Curé frappé, fit deux pas en arrière & lui dit: *Quoi Madame! N'avez vous point de honte de venir souiller les Autels, vous dont la vie infame . . .* La Dame *Paris*, sans lui donner le tems de continuer, l'arrêta tout court, en lui disant, *Monfieur le Curé, lors que vous viendrés chez moi, vous serés fort bien reçu pour un Louis; ainsi en vous en donnant deux, il me paroit que vous n'avez pas sujet de vous plaindre de moi.*



E N I G M E.

JE suis, je ne suis plus, j'étois, & je vais être.
 Veut-on me retenir? Je suis mort pour jamais;
 Mais pour jamais aussi, je suis prêt à renaître,
 Je meurs toujours, toujours je nais.

L O G O G R I P H E.

Le souhait du Navigateur,
 Je tiens dans mon milieu sa juste récompense.
 Ma première moitié roule avec abondance,
 Ajoutez y mon pied, je procure au Bûveur
 Un soupir trop forcé qu'on trouve sans ma tête.
 Mon tout pris à rebours, cher Lecteur, quel excès!
 Qu'à me deviner on s'apprête,
 Vous dirai-je encor plus? top. . . . c'est trop, je
 me tais.

E S T A M I N E est le mot du Logogriphe du
 Mois de Mai.



T A B L E.

R Recherches sur la Cathédrale de Genève.	507
Observations sur quelques Poètes François.	525
Essai sur l'avantage de concourir au bonheur les uns des autres.	554
Vers à Mr. P***, Conseiller d'Etat à Neuchâtel.	566
- Sur l'Usage moderne du mot de Goût.	568
Autres Poésies.	569
L'Ecole du Potager, Extrait.	571
Etablissement d'une Maison de plaisir à Paris, Vers & Avantures à ce sujet.	591
Enigme & Logogriphe.	599